

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNEE, No 285 — SAMEDI, 19 OCTOBRE 1886

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. — UN NID

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 19 OCTOBRE 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : A une artiste, par Adolphe Poisson.—Instruisons-nous, par J. V. P. du Sault.—Notes historiques.—Biographie de M. l'abbé Antoine-Adolphe Gauvreau, par Victor.—Rencontre, par Ed. Aubé.—L'orateur et le guerrier, par Paul Durand.—Les loisirs d'un homme du peuple.—Promenade à travers l'Exposition, par P. Colonnier.—Connaissances utiles.—Choses et autres.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Les Mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Beaux-Arts : Un nid.—Vue de l'église du Sacré-Cœur de Montréal.—Portrait de M. l'abbé Antoine-Adolphe Gauvreau, curé de Lévis.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront la tirage de chaque mois.



Il y a quelques mois, je vous disais dans une de mes causeries que deux hommes absorbaient presque complètement l'attention publique, en Canada, et que ces deux individus étaient le général Boulanger et Morrisson, le bandit du comté de Mégantic, et il est assez curieux de constater aujourd'hui, que leur carrière publique ait pris fin presque en même temps.

Boulanger, après s'être réfugié à Bruxelles et à Londres, et s'être brouillé avec ses amis et la politique, est venu s'échouer misérablement à Jersey, avec ses quatre chevaux, son secrétaire et une autre personne dont la position sociale est des plus irrégulière.

Morrisson, dont vous connaissez l'histoire, vient enfin de comparaître devant la cour, où il a été jugé par ses compatriotes, et condamné à dix-huit ans de travaux forcés, pour avoir tué l'huissier Warren. Il a encore à répondre à plusieurs autres accusations très graves, comme d'avoir mis le feu à une maison et avoir tiré sur les agents chargés de l'arrêter.

L'un finit comme un aventurier politique qu'il est, l'autre reçoit une partie du chatiment réservé aux bandits de son espèce.

Aucun d'eux n'a brillé dans la carrière qu'il avait choisie, le premier est un faiseur de coups d'état manqués, le second, un faux Rob-Roy, sans but, qui ne laissera aucune légende.

Boulanger n'est plus qu'un soldat indiscipliné, mauvais français et patriote suspect ; Morrisson vient d'endosser la casaque de forçat, uniforme des mauvais citoyens.

L'un voulait fusiller dans les rues de Paris, l'autre tuait sur les grandes routes.

Ces deux hommes se seraient entendus si le hasard les avait rapprochés.

La sentence de Morrisson a paru juste aux uns et conforme au verdict et à la justice, excessive aux autres qui, malgré l'évidence, ne veulent voir en lui qu'une victime. Ces derniers, n'ayant plus la raison pour guide, n'agissent et ne parlent que par fanatisme.

Pour partager leurs idées, il faudrait admettre qu'un Écossais peut impunément tuer un Américain, brûler la maison d'un Canadien et tirer sur un Irlandais et un Français.

C'est un principe un peu barbare pour l'époque où nous vivons.

Du reste, la condamnation n'est pas aussi sévère qu'elle paraît l'être au premier abord, puisque la loi elle-même fournit au condamné le moyen d'abréger le terme de l'emprisonnement que la Cour a déterminé.

Voici la base sur laquelle l'inspecteur des prisons se guide pour récompenser les forçats de leur bonne conduite :

Pour les six premiers mois, six jours de réduction par mois ; pour les mois suivants, sept jours et demi par mois ; et quand le condamné a à son crédit cent vingt jours, on lui accorde un surplus de dix jours par mois, pendant le reste du terme de sa peine ; de sorte qu'une condamnation de dix-huit ans peut-être réduite à un peu plus de douze ans.

Toutefois, il est évident que si le dit Morrisson s'amuse à tuer ses gardiens, à mettre le feu au pénitencier ou à tirer sur ses co-détenus, il pourrait réussir à finir mal.

Ce qu'il a de très curieux dans la fin de ce procès, c'est que nous voyons Morrisson remercier ses avocats avec la plus grande effusion, après la condamnation, en leur disant qu'il leur gardera une reconnaissance éternelle de lui avoir sauvé la tête, puis de constater que le même homme, l'accusé d'hier, le condamné d'aujourd'hui, se plaint de la sévérité du juge.

Il est difficile d'allier ces deux idées, ou plutôt ces manifestations si contraires ; d'un côté il exulte comme un homme sorti d'un mauvais pas dans lequel sa vie était en jeu, de l'autre il pose en victime.

Il faut avouer que nous sommes en présence d'un criminel convaincu de sa faute, ou d'un saltimbanque qui nous la fait à l'innocence.

D'une manière comme de l'autre, le personnage n'inspire guère de sympathie.

Détail très typique : un individu accusé d'un crime ignoble eut fondu en larmes en apprenant la condamnation de son compagnon de cellule, mais là où le spectacle offrit beaucoup plus d'intérêt, ce fut quand le juge prononça la sentence.

Le président rappela au prisonnier qu'il avait été jugé par ses pairs (onze sur douze appartenaient à sa nationalité), et qu'après avoir été très habilement défendu par ses avocats, il avait été convaincu du crime d'homicide volontaire, alors qu'il était accusé d'assassinat, avec recommandation à la clémence de la Cour. Cette recommandation produit toujours son effet, mais l'honorable juge Brooks fit remarquer, avec beaucoup d'apropos, qu'après avoir commis le crime l'accusé s'était dérobé pendant plus de six mois aux recherches de la justice, et qu'il s'était caché dans les bois, défiant toutes les autorités et bravant la société les armes à la main.

Morrisson après avoir ainsi continué une existence d'un caractère tout spécial, avait essayé de tuer les agents mis à sa poursuite, comme le prouve la décision des grands jurés qui ont été chargés de peser, à sa valeur, l'accusation d'un nouveau crime dont il a été accusé.

Ce n'est pas ainsi qu'agit un honnête homme fort de son droit, et prétendant, comme il l'a fait, avoir agi dans le cas de légitime défense.

Puis, après lui avoir fait constater qu'il pouvait, par son repentir et sa bonne conduite, abréger la durée de l'emprisonnement auquel il allait être condamné, il prononça la sentence.

Ces mots de dix-huit ans de pénitencier tombèrent lentement de la bouche du juge, et l'impression que ressentit le condamné fut rude et profonde.

On lui avait dit tant de fois, sans doute, que la condamnation serait légère, on lui avait trappelé

peut être tant d'exemples qui n'avaient aucun rapport avec son affaire, comme celui d'un individu condamné à vingt-quatre heures de prison, pour avoir commis un homicide involontaire, et en défendant sa vie, que toute sa contenance conservait encore un air de défi et de bravade, qui fit bientôt place à l'abattement le plus profond.

Et pour la première fois des larmes coulèrent le long de ses joues. Le bandit pleurait enfin.

En vérité, il était bien temps, et toute cette scène à effet, ne signifiait pas grand chose, quand on pensait à l'homme qu'il avait tué froidement sur la grand'route, à la maison brûlée et ses périls qu'avaient couru les deux braves qui chassaient ce fauve.

La sensiblerie même que montrèrent ses amis à dû laisser bien froids les spectateurs qui préférèrent les honnêtes gens aux chenapans.

Dix-huit ans de pénitencier ! qu'est-ce donc que cela pour un homme qui a privé un bon citoyen de quarante ans de vie, peut-être !

Dix huit ans, dont il fera douze à peine, car nous voyons tous les jours des forçats purger à peine le tiers de leur condamnation.

Il y a un an, un individu portant impudemment un nom noble qu'il avait volé, je ne sais où, sortait du pénitencier de Saint-Vincent de Paul, au tout de treize mois, après avoir été condamné à cinq ans, pour vol et faux.

Le mois dernier, un ancien caissier de banque, voyait les portes du même bagne s'ouvrir devant lui après avoir purgé un peu plus des deux cinquièmes de sa peine.

La condamnation laisse, il est vrai, une terrible tache au front des malheureux qui en sont l'objet, mais il faut remarquer qu'elle est rarement mise à exécution et que les forçats sont trop souvent l'objet d'une sollicitude à laquelle ils ont peu de droits.

Ceci est tellement vrai que déjà les amis de Morrisson se sont empressés de le consoler en lui disant que l'on s'occuperait de lui et qu'il pourrait être certain de ne pas rester bien longtemps au pénitencier.

On mettra tout en œuvre, les questions de nationalité, de religion, on parlera de vengeance, du noble (?) caractère du prisonnier, que sais-je ! mais on le fera bientôt sortir.

Et moi, j'ai toujours devant les yeux le cadavre de ce pauvre Warren, étendu dans la poussière du chemin, de ce malheureux mort dans l'exercice de son devoir, représentant de la loi, qu'une mère, qu'une sœur pleure peut-être dans quelque bourgade du pays voisin !

Ainsi que je l'ai déjà dit, on a essayé, bien à tort, de faire une physionomie particulière de ce Morrisson qui n'est qu'un vulgaire bandit, je le répète.

Hier encore, je lisais une brochure assez mal faite et assez insignifiante, publiée en anglais et dont le thème est les aventures, des plus fausses, de la vie de ce prétendu Rob Roy.

Rien n'est plus faux, mais rien n'est mieux fait pour corrompre les jeunes imaginations qui, voyant la célébrité que l'on donne à un criminel, ne manquent pas de s'éveiller et de rêver même de s'acquérir une renommée semblable.

Faire un roman sur cet individu est une œuvre malsaine, puisqu'il ne peut en résulter rien de bon, mais que cela peut se traduire tout simplement par l'exploitation de la curiosité malade de la foule toujours avide de lectures mauvaises et corruptrices.

Un éditeur peu scrupuleux en ferait son profit, mais que de mauvaises idées répandraient un livre qui donnerait à ce brigand une notoriété à laquelle il n'a pas droit comme criminel et qu'il doit répudier lui-même si le repentir a pris sur lui.

Un de mes amis, qui croit aux revenants, m'affirme avoir vu l'ombre de l'amiral Nelson danser en rond autour de son monument, place Jacques Cartier, pendant la nuit qui a suivi la dernière réunion du comité d'inondation.

Cette démonstration chorégraphique de l'illustre marin a bien sa raison d'être.

Il paraît, en effet, que l'exécution de certains

projet  
dépla  
si long  
et aux  
Au  
grand  
le no  
jours  
et je  
celle  
roisse  
faite  
Si é  
ce sou  
conter  
1870,  
qu'il  
nos ai  
assez  
ment.  
Quo  
démér  
temen  
été as  
Qu  
moind  
sa dis  
\* \*  
les fra  
ai déj  
jour  
Par  
M. le  
contre  
nom t  
Je  
classé  
Gasté  
ex-gou  
Ce  
a épo  
grand  
lués  
Les  
de Ma  
Un  
laille.  
M.  
gnac,  
Dar  
Rhôn  
marqu  
On  
assez  
\* \*  
Victo  
accor  
quoiqu  
gens y  
Bas  
qui so  
encor  
L'a  
ne du  
dit qu  
geant.  
Le  
fondé  
gique  
D'heb  
daire  
paraît  
peau  
luxe d  
imprim  
droit.  
rité, le  
de gra  
meille  
Not  
succès

projets de construction de tunnel nécessiterait le déplacement du monument qui condamne depuis si longtemps l'amiral à tourner le dos aux navires et aux flots qu'il a tant aimés.

Au reste, cette idée de placer la statue d'un grand capitaine anglais sur une avenue qui porte le nom d'un célèbre capitaine français, m'a toujours paru des plus baroque et des plus ridicule, et je ne puis guère lui trouver pour pendant que celle qu'ont eue, en 1798, les marguilliers de la paroisse, de faire chanter un *Tu Deum* après la défaite de la flotte française à Aboukir.

Si étrange que paraisse le fait, il a eu lieu, et ce souvenir, comparé à celui de la douleur que nos contemporains ont éprouvée en apprenant, en 1870, les malheurs de la France, nous prouvent qu'il ne faut pas tout admirer dans la conduite de nos aïeux, car ils ont parfois commis des erreurs assez fortes, pour ne pas les qualifier plus durement.

Quoi qu'il en soit, il est temps de procéder au déménagement de ce monument au grand contentement de l'amiral, qui est très détérioré et qui a été assez longtemps en pénitence.

Quand à nous, il n'y aura pas sujet de verser la moindre larme au moment de son départ, sinon de sa disparition.

\* \* Les élections françaises continuent à faire les frais des conversations, mais comme je vous en ai déjà trop parlé peut-être, je m'en tiendrai aujourd'hui aux détails.

Parmi les heureux de la lutte, je vois le nom de M. le comte Thierry de la Noue, *républicain*, élu contre son adversaire, monarchiste, qui porte le nom très roturier de Piot.

Je prends, au hasard, quelques noms nobles, classés parmi les candidats républicains : MM. de Gasté ; du Perrier de Larsan ; Le Myre de Villers, ex-gouverneur de la Cochinchine ; comte Greffulhe. Ce dernier, petit fils du banquier de Louis XVIII, a épousé la princesse de Chimay. C'est le plus grand propriétaire de France ; ses terres sont évaluées à plus de cent millions de francs.

Les radicaux comptent dans leurs rangs MM. de Mazières et de Jouvencel.

Un joli nom de boulangiste est celui de M. Aime-lafile.

M. Cavaignac, fils du fameux général G. Cavaignac, a été élu dans le département de la Sarthe.

Dans un arrondissement du département du Rhône, les trois candidats portaient les noms remarquables de : Thiers, Ordinaire, et Héritier.

On pourrait continuer et faire ainsi une liste assez originale.

\* \* La lutte entre les Universités Laval et Victoria, que l'on croyait terminée d'un commun accord, semble ne pas l'être entièrement de fait, quoiqu'elle le soit officiellement, et nombre de gens y trouvent à redire.

Bast ! il y a au Japon deux écoles de théologie qui sont en guerre depuis 2,500 ans, et il n'est pas encore question de faire la paix !

L'animosité qui règne entre nos deux facultés ne dure que depuis une quinzaine d'années, et l'on dit que c'est trop ; en vérité, c'est être bien exigeant.

*Leon Leduc*

Le *National*, de Plattsburg (N.-Y.), journal fondé il y a six ans par M. Lenthier, homme énergique et habile, est dans la pleine voie du succès. D'hebdomadaire, il vient de devenir bi-hebdomadaire ; de plus, il publie une nouvelle édition qui paraît une fois par semaine, sous le nom : *Le Drapeau National*. Ce journal vient de se payer le luxe de presses à vapeur ; avant ce jour, il était imprimé à l'atelier d'un confrère anglais de l'endroit. En inaugurant sa nouvelle ère de prospérité, le *National* a publié un numéro spécial, orné de gravures et contenant des articles écrits par les meilleures plumes canadiennes.

Nous nous faisons un réel plaisir de souhaiter succès sur succès à notre confrère américain.



## A UNE ARTISTE

A MADEMOISELLE A. L. . . .

O maîtres sublimes de l'art,  
Chopin, Beethoven et Mozart,  
Réveillez-vous ! Avec ivresse  
Écoutez, ô maîtres puissants  
Résonner vos nobles accents  
Sous cette main enchanteresse.

Doux et suave Mendelssohn,  
O toi dont la moindre chanson  
Est un prodige d'harmonie,  
Vois cet enfant, maître sacré,  
Livrer son beau front inspiré  
Aux flots brûlants de ton génie !

Maitres, elle a compris vos chants,  
Airs solennels, rythmes touchants  
Trouvent un écho dans son âme.  
Double corde vibre en son cœur ;  
N'est-elle pas avec bonheur  
Artiste vraie et noble femme ?

*Antoine Proust*

Octobre 1880.

## INSTRUISONS-NOUS

L'instruction est plus ou moins répandue dans toutes les classes de la société, et n'est plus aujourd'hui l'apanage exclusif des riches : Son bon marché et la facilité de se la procurer la mettent à la portée de tout le monde, et rien ne peut excuser l'indifférence de ceux qui s'obstinent à méconnaître les avantages et les douces jouissances qu'elle nous procure. De nos jours, elle est non-seulement utile, mais absolument nécessaire dans toutes les conditions, car, pas savoir lire et écrire équivalait à une véritable infirmité ; c'est avoir un sens de moins et appartenir, pour ainsi dire, à un rang moins élevé dans l'ordre des êtres. Généralisée et vulgarisée, elle fait aujourd'hui la force des nations et des individus ; ne pas chercher à acquérir cette force ou ne pas donner son concours au mouvement des esprits vers la science, c'est faire preuve d'un esprit anti-patriotique et anti-social et travailler à notre décadence, car rester stationnaire, c'est reculer et aller à une ruine prochaine et inévitable, avec la triste perspective d'être aggloméré par un peuple qui nous sera supérieur sous ce rapport.

N'est-il pas regrettable de voir l'apathie de plusieurs d'entre nous, pour tout ce qui a rapport à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse ? et n'est-il pas pénible de constater qu'un nombre considérable d'enfants ne fréquentent pas les écoles et passent le temps si précieux du jeune âge à vagabonder à leur guise, sans que les parents ne s'inquiètent de ce qui peut leur advenir ? D'autres ne la fréquentent que jusqu'au temps de la première communion ; on les place ensuite dans une manufacture où, pour un modique salaire, on les assujettit à des travaux manuels au-dessus de leurs forces, au détriment de leur santé, de leur avenir, et, ce qui est plus déplorable encore, de la santé de l'âme, si facile à altérer à cet âge si tendre.

Ne spéculons point sur nos enfants, car l'aide qu'ils vous donnent aujourd'hui ne saurait compenser les pertes de l'avenir. Efforçons-nous plutôt de leur procurer une instruction solide et pratique, afin d'en faire des citoyens utiles et honorables, dont nous serons justement fiers plus tard, et qui seront aptes à nous représenter dignement sur la grande scène du monde. Ne nous exposons pas à des reproches sanglants de leur part, lorsqu'ils se verront sur un pied d'infériorité, d'autant plus marqué, que le nombre des ignorants sera devenu plus rare. Ayons de la considération, et soyons généreux vis à vis de ceux à qui incombe la noble et pénible tâche d'instruire la jeunesse. Applanissons autant que faire se peut les difficultés qu'ils rencontrent dans l'exercice de leur glorieux apostolat. Conservons toujours précieusement notre belle langue française ; ne la négligeons point sous le faux prétexte que l'anglais seul est nécessaire pour parvenir. Du jour où nous donnerons la préséance à une langue étrangère, notre existence comme peuple sera terminée :

“ De la postérité la justice implacable  
Jugera sans merci ce peuple égaré  
Et, posant froidement sa marque ineffaçable  
Écrira sur sa tombe : “ il est dégénéré ! ”

Eh quoi ! l'héritage que nous ont transmis nos pères, au prix de tant d'efforts et de luttes héroïques, sera-t-il follement dissipé par nous ? Allons-nous de propos délibéré détruire notre nationalité en nous soumettant à un élément étranger qui nous est numériquement de beaucoup inférieur, et qui ne nous est nullement supérieur au double point de vue intellectuel et moral ? Non, cent fois non ! car nous sentons encore couler dans nos veines le vieux sang gaulois ; notre cœur s'émeut encore aux doux mots de Religion et de Patrie. Nous aimons toujours la France notre mère qui, quoiqu'on en dise, est toujours le porte étendard de la civilisation et du progrès. Que l'étranger méconnaisse les services qu'elle a rendus et qu'elle rend encore à l'humanité, c'est croyable et dans l'ordre des choses possibles, mais que nous, ses enfants, rougissions d'elle ! jamais ! . . . car ce serait odieux et contre nature, et nous sommes d'une race trop noble et trop généreuse pour en agir ainsi.

Ne nous entre déchirons point et n'épuisons pas nos forcés dans les luttes stériles de la politique. Les divergences d'opinion de nos deux partis ne roulent que sur des questions secondaires et ne sauraient, en aucune façon, motiver les haines et les passions qu'elles soulèvent parmi le peuple. “ Soyons unis et nous serons forts ” : nous avons certes besoin de l'être pour lutter contre les nombreux ennemis qui voudaient notre perte. Ne donnons point raison à ces paroles d'un de nos poètes :

“ Aujourd'hui, c'en est fait des vertus héroïques !  
La froide indifférence a mis son pied partout.  
Seules, les passions, les haines politiques,  
Devorent le pays, en semant le dégoût.

*J. P. V. Du Sault*

Bordeaux, octobre 1880.

## NOTES HISTORIQUES

M. JESSE JOSEPH, avocat, consul belge, à Montréal, est fait chevalier de l'Ordre de Léopold, en mars 1875.

Le *Daily Standard*, journal quotidien, a fait paraître son premier numéro en mars 1875. Indépendant en politique ; son existence fut de courte durée.

La Société SAINT-JEAN-BAPTISTE avait autrefois une section composée des membres du Barreau Montréalais. Voici les officiers de cette section élus le 1er mai 1875 : l'hon. M. Laframboise, président ; A. Lacoste, trésorier ; F. Vanasse, secrétaire ; comité, R. Laflamme, W. Dorion, C.-A. Geoffrion, F.-X.-A. Trudel, J. Duhamel, J.-E. Robidoux. Cette section n'existe plus.

Le 8 novembre 1875, Mgr Fabre bénit l'édifice devant servir temporairement aux CARMÉLITES, à Hochelaga ; elles l'occupaient depuis le mois de juin. Les premières postulantes furent aussi requies et voici leurs noms ; Milles Louise Dorion (sœur Marie de la Trinité), 24 ans, de Montréal ; Marie-Clarisse Charbonneau (sœur Marie des Anges), 24 ans, de Montréal ; Marie-Louise Le-gris (sœur Victoire de Jésus), 23 ans, de Louiseville ; Marie-Deliséa Desmarchais (sœur Marie de Saint-Joseph), 22 ans, Côte-des-Neiges ; Marie-Claire Crevier (sœur Thérèse de Jésus), 21 ans, fille du Dr J.-A. Crevier, Montréal ; Marie-Délia Cinq-Mars (sœur Marie de l'Enfant-Jésus), 21 ans, Trois-Rivières ; Marie Gauthier (sœur Ste-Anne-de-St-Barthélemi), 19 ans, Trois-Rivières. M. Raymond, grand-vicaire de Saint-Hyacinthe, fit le sermon. La première Canadienne reçue carmélite à Rheims portait le nom en religion de sœur Thérèse de Jésus.

## EGLISE DU SACRÉ-CŒUR

Il nous fait plaisir, cette semaine, d'offrir à nos lecteurs une vue de l'église du Sacré-Cœur, un des plus beaux temples de Montréal.

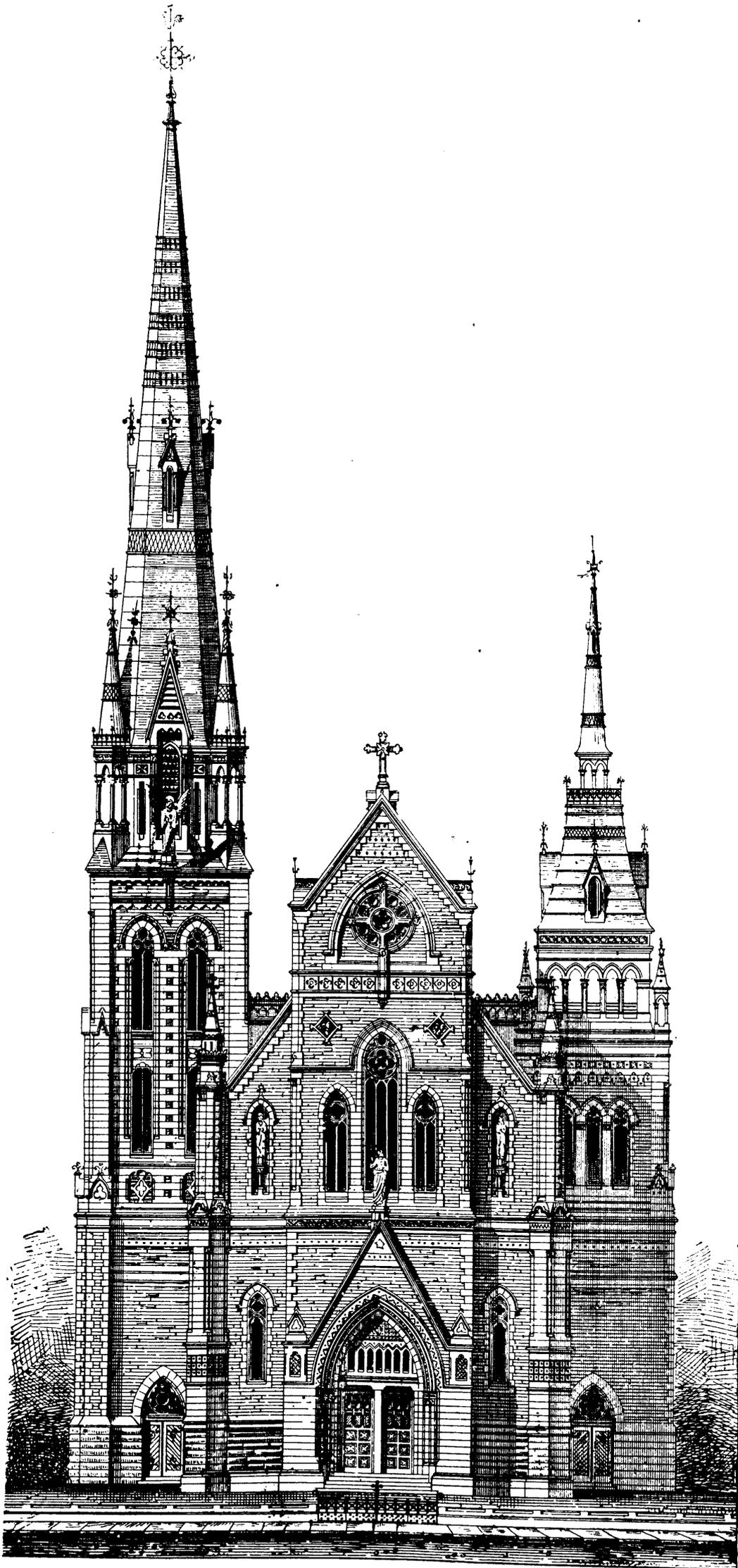
Le plan en a été fait par un jeune architecte de talent, M. Joseph Venne, auquel un brillant avenir est certainement ouvert.

Comme la plupart des églises de paroisses de la ville, cette église ne s'est édifiée qu'à travers mille vicissitudes de tout genre. La construction, commencée avant l'époque néfaste de la crise, laissa la paroisse dans des difficultés sinon insurmontables, au moins très ennuyeuses pour une fabrique pauvre alors. Cependant, grâce aux combinaisons ingénieuses du curé, le Rév. M. Dubuc, et à la bonne volonté de la population, l'on reprit, vers 1882, et cette fois avec l'espoir d'un succès prochain, le parachèvement de l'édifice. Dans le long espace de temps qui s'était écoulé depuis la fondation, la paroisse avait considérablement progressé, des besoins nouveaux étaient survenus, nécessitant des modifications considérables aux plans primitifs. L'église fut allongée de la façade que l'on voit actuellement (et dont nous donnons une gravure), par ce moyen l'on voit les grands escaliers à l'intérieur dans un vestibule monumental, et l'on y gagna un grand jubé d'orgue. Les proportions furent en général remaniées et les services divers étudiés avec un soin spécial.

Malgré ces travaux exécutés à diverses reprises et par des artistes différents, l'ensemble de la construction conserve de l'unité. La façade se présente bien et sera une des deux ou trois plus belles de la ville lorsque les terrassements et perrons projetés seront exécutés. Le plan indique aussi un certain nombre de statues qui n'existent pas encore sur les lieux, parce que monsieur le curé et l'architecte sont bien déterminés, paraît-il, à ne rien faire faire qui ne soit de premier ordre.

L'intérieur, quoique non encore meublé, présente des proportions et un aspect agréables. Nul doute qu'une fois que les autels, la chaire et les verrières seront en place, l'édifice ne soit doublement embelli.

L'architecte, monsieur J. Venne, semble s'être inspiré du style ogival de la fin de la transition romaine. Dans tous les cas,



EGLISE DU SACRÉ-CŒUR DE MONTREAL

J. Venne, architecte.—Gravure par Armstrong

le parti pris est bien suivi et il y a peu de détails qui puissent laisser à désirer. Les bons points entr'autres que nous avons le plus goûtés sont l'arrangement de la porte principale avec les fenêtres du jubé ; les tourelles, toutes en pierre, offrent aussi plusieurs détails intéressants, la petite tour est bien réussie dans tout son ensemble et la partie en pierre de la grande tour ne laisse rien à désirer.

Il est à regretter que nos architectes ne puissent faire consentir—au moins nos corps publics—à un peu plus de dépense pour arriver à finir nos édifices en matériaux plus nobles que la tôle galvanisée ; car, malgré toute l'habileté employée à ménager une transition entre la pierre et la tôle, nous ne connaissons pas d'édifices où cette transition soit parfaite.

A propos de l'intérieur, nous parlions de verrières à introduire ; il ne faut pas oublier que quelques-unes de ces verrières sont déjà en place, ce sont dans le vestibule : les quatre évangélistes dont saint Jean, saint Marc et saint Lin sont les mieux réussis. Saint Jean est représenté dans sa vieillesse, son Apocalypse à la main et tout rempli du feu de l'inspiration. Saint Lin, en outre de son emblème ordinaire, porte le portrait de la Vierge que la tradition lui attribue.

Dans les sept lumières ou fenêtres de la grande porte sont sept anges, avec une étoile sur la tête, représentant les sept églises primitives mentionnées dans l'Apocalypse. Ceci complète le vestibule et lui donne un aspect digne et calme qui nous laisse un avant goût de ce que sera le reste de l'édifice lorsque le tout sera à sa place.

Dans l'église, il n'y a que deux verrières de placées ; elles sont, d'un côté, la Cène de Notre-Seigneur, et de l'autre Jésus bénissant les petits enfants.

Ces vitraux proviennent de la maison Chs Champigneulle, de Paris, elles sont très riches et de grand style.

Il est à espérer que nous verrons cette église bientôt terminée. Ce n'est qu'en cette occasion que nous pourrions réellement juger de sa beauté, quant à ce qui regarde l'intérieur.

Les paroissiens du Sacré-Cœur méritent des félicitations de tous pour le bel édifice qu'ils viennent de doter leur paroisse.

## VINGT-CINQ ANNÉES DE SACERDOCE

En tête d'un de vos derniers numéros, vous demandiez à tous vos lecteurs de se faire pour ainsi dire les collaborateurs de votre journal en lui envoyant les portraits des personnages marquants des endroits qu'ils habitent ; accompagnant ces portraits de quelques notes biographiques.

Or, est-il une personnalité plus marquante, pour des catholiques, que le curé de la paroisse ou de la ville, surtout lorsque ce curé—comme cela arrive presque toujours—a des titres égaux à la reconnaissance de la religion et de patrie ?

N'est-ce pas le curé qui est tout dans nos paroisses et même dans nos villes canadiennes dont les habitants sont encore—grâce à Dieu !—si remplis de foi ?

C'est donc les traits d'un prêtre, accompagnés de quelques notes biographiques, que je viens mettre sous les yeux de vos lecteurs.

—A quelle occasion ? me demandera-t-on peut-être.

A l'occasion de ses noces d'argent, que la population de Lévis vient de célébrer au milieu d'une allégresse qui rappelle la joie suscitée dans la même ville par les noces d'or de feu le regretté Mgr Déziel, il y a de cela neuf ans déjà.

C'est que le digne pasteur, dont nous venons de fêter le vingt-cinquième anniversaire de l'ordination sacerdotale, jouit de l'estime et de l'admiration bien méritées de tous ses paroissiens.

\* \*

St-Germain de Rimouski est la ville natale du Révd M. Antoine-Adolphe Gauvreau ; il y est né le 22 septembre 1841, du mariage de Pierre Gauvreau, écr., notaire, et d'Elisabeth Dubergès.

Le 16 juillet 1853, il recevait la Sainte Eucharistie pour la première fois, des mains de Mgr Tanguay, auteur du *Dictionnaire Généalogique des Familles Canadiennes* ; il était alors âgé de douze ans. Quelques mois après, le 6 octobre de la même année, il entra au collège de Sainte-Anne de la Pocatière pour y terminer ses études, et le 19 septembre 1861, c'est-à-dire huit ans après, il embrassait l'état ecclésiastique.

Il fut, durant deux années, régent au collège Sainte-Anne, puis il entra au Grand Séminaire de Québec où il fit des études théologiques brillantes et approfondies. Il entra dans les ordres sacrés du sous-diaconat le 24 septembre 1864, fut fait diacre le lendemain et ordonné prêtre le 2 octobre de la même année, jour de la célébration de Notre-Dame du Rosaire. Il fut ordonné prêtre par Sa Grandeur Mgr Baillargeon, alors archevêque de Québec, dans la chapelle du collège Sainte-Anne, son *Alma Mater*, où il eut le bonheur de célébrer sa première messe.

Il dit sa deuxième messe au Séminaire de Québec.

Cinq jours plus tard seulement, on le retrouve disant sa troisième messe sur les bords de la Rivière-au-Renard : il avait reçu de son archevêque, Mgr Baillargeon, l'ordre d'aller prêcher la parole de Dieu aux pêcheurs de la Gaspésie.

Ecoutez comment il parle des premières années de son sacerdoce, dans sa réponse à l'adresse des paroissiens de Lévis :

La Rivière-au-Renard a eu les prémices de mon ministère, ma première ferveur. Oh ! comme j'aurais voulu me dépenser pour ces pauvres pêcheurs de la Gaspésie ! Croyez-moi, si la vie de missionnaire a ses fatigues et ses peines, elle a aussi ses joies, ses consolations ineffables.

Mais il ne resta pas longtemps en mission. Les nombreuses et éminentes qualités dont il avait fait preuve à un si haut degré le signalèrent bientôt à l'attention de son métropolitain, qui le manda auprès de lui pour exercer les fonctions d'aumônier.

Ici encore, écoutez le parler ; je puise toujours dans sa réponse à l'adresse des citoyens de Lévis :

L'archevêché de Québec a reçu de moi tout ce que pouvait m'inspirer mon estime et mon admiration pour le regretté, le vénérable, le grand archevêque Baillargeon, de sainte mémoire qui, il y a vingt-cinq ans aujourd'hui, m'ordonna prêtre du Seigneur pour l'éternité.

Son passage à Québec fut signalé par la fondation d'une école du soir gratuite pour la jeunesse de Québec, qu'il établit le 3 décembre 1868.

Nombreux sont les jeunes gens qui lui doivent leur éducation et qui lui en garderont aussi une

A cela, j'ajouterai qu'en nommant M. l'abbé Gauvreau à la cure de Saint-Nicholas, rendue vacante par la mort de son frère, Mgr l'archevêque Baillargeon, qui connaissait bien son aumônier, fut heureux de dire :

Là où j'ai eu un frère durant vingt-cinq ans, je suis heureux de placer un ami et un travailleur émérite.

Enfin, arrive pour Lévis le jour si tristement mémorable du 28 juin 1882, jour de deuil et de larmes, où Dieu rappela à Lui son illustre serviteur, le regretté Mgr J.-D. Déziel.

—Qui va-t-on nous donner pour successeur de ce grand citoyen ? fut la demande que chacun se fit ce jour-là.

On le sut bientôt, et le nom qu'on nous apprit calma la douleur publique : M. l'abbé Antoine Gauvreau était notre nouveau curé.

Inutile d'essayer de raconter tout ce que M. le curé Gauvreau a accompli parmi nous depuis son arrivée à Lévis, quand je le trouve tout fait et si bien fait. Je laisse donc de nouveau la parole à l'adresse des citoyens :

Votre premier devoir en prenant charge de la cure de Lévis a été de faire ressortir la mémoire de votre prédécesseur et de l'honorer d'un culte vraiment filial.

Dès le mois d'octobre 1882, sous votre généreuse impulsion, les citoyens faisaient ériger à la mémoire de leur premier curé une tablette commémorative dans le temple qu'il avait fondé. Trois ans après, les hauteurs de Lévis voyaient s'élever une statue de bronze destinée à rappeler à la postérité les traits du fondateur de notre ville. C'était la première fois, dans les annales du pays, qu'il était donné de voir une ville honorer ses bienfaiteurs d'une façon aussi grandiose.

Depuis, vous n'avez cessé, monsieur le curé, soit dans la chaire, soit dans le cours de votre administration, de perpétuer au milieu de vos ouailles les enseignements et les exemples de votre illustre prédécesseur, en vous intéressant à toutes ses créations, en facilitant leur développement et leur extension. A vos appels chaleureux, on a vu se renouveler les généreuses souscriptions qui ont permis aux fondations du curé Déziel de grandir encore et de contempler l'avenir avec confiance. Votre activité s'est également étendue avec succès à l'avancement matériel de notre ville, et nous associons votre nom à tous les progrès accomplis dans les sept dernières années.

Comme votre prédécesseur, vous avez aimé la décoration de la maison du Seigneur. Vous n'avez cessé de vous intéresser à son embellissement, orgueilleux que vous étiez d'en faire un temple digne d'une grande paroisse. Vous avez voulu que les cérémonies du culte y fussent célébrées avec une pompe, une majesté vraiment grandiose. Vous avez appelé les fidèles à se grouper sous la bannière de nombreuses associations religieuses et de bienfaisance. Qui dira votre dévouement pour les pauvres et pour toutes les misères humaines. Dernièrement encore vous faisiez affilier cette aimable société de Saint-Vincent de Paul à la direction principale de France. Vous avez voulu que vos paroissiens fussent embrasés de cet ardent esprit de charité qui fait que vous ne possédez rien pour vous.

Récemment, vous appeliez au milieu de nous les "Petits Frères de Marie" pour prendre la direction de nos écoles élémentaires. Nous avons vu alors jusqu'où pouvait aller votre discrète générosité et combien votre administration était sage ; sans que les citoyens aient été appelés à augmenter leurs contributions annuelles ordinaires, une résidence a été acquise, des améliorations importantes ont été faites, l'instruction élémentaire a été complètement réorganisée, de sorte que la ville de Lévis possède aujourd'hui un des meilleurs systèmes scolaires du district. Ces écoles préparatoires sont de nature à aider puissamment l'œuvre qu'accomplit avec tant d'honneur notre grande institution collégiale.

Voilà une bien faible esquisse biographique du digne curé que nous venons de fêter. Une carrière sacerdotale de vingt-cinq ans aussi bien remplie mérite assurément d'être retracée pour d'autres générations.



L'ABBE ANTOINE ADOLPHE GAUVREAU, CURÉ DE LÉVIS

éternelle reconnaissance.

L'abbé Gauvreau occupa successivement les cures de Saint-Nicholas, Sainte-Anne de Beaupré et Saint-Romuald. L'adresse des citoyens va nous dire un mot de ce qu'il fit dans ces trois paroisses ; voici :

Les paroissiens de Saint-Nicholas se souviennent encore avec quel zèle et avec quel succès il dirigea les travaux de réparation de leur église. Les nombreux pèlerins qui se rendent chaque jour au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré contemplant avec orgueil l'imposante basilique qu'il fit terminer et qui fut ouverte au culte sous son administration. Ils redisent aussi avec quel soin pieux il sut rassembler et sauver du naufrage tous les souvenirs qui pouvaient aider à propager le culte de la grande thaumaturge du Canada. Les paroissiens de Saint-Romuald, malgré sept années de séparation, ont gardé un souvenir si vivace de celui qui fut leur pasteur, que ceux de Lévis sont presque portés à les jalouser, tant l'amour est égoïste et ne veut pas de partage.

Avec cela, M. le curé Gauvreau est très éloquent. Composition facile, geste à la fois gracieux et énergique, style correct : telles sont les qualités qui font le vrai orateur et qu'il possède au plus haut degré. Et ces qualités, voilà vingt-cinq ans qu'il les dépense au service de Dieu. "Bien nombreux, ajouterai-je avec M. l'abbé Roy du Séminaire de Québec, qui a prononcé le sernom de circonstance, bien nombreux, dis-je, sont les sanctuaires où sa voix a retenti, mais plus nombreuses encore sont les âmes qu'il a consolées, relevées et surtout sauvées."

Tout en étant très énergique, ce qui se lit sur sa figure, M. le curé Gauvreau est d'un caractère des plus aimables.

Il est encore jeune, n'ayant que quarante-huit ans, et, ceux auxquels l'âge donne l'espérance de vivre vingt-cinq ans, espèrent bien lui voir célébrer, à Lévis, ses noces d'or sacerdotales.

Fasse le ciel qu'il en soit ainsi !

VICTOR.

Lévis, octobre 1889.

## RENCONTRE

Il y a de cela bientôt vingt ans passés, et, malgré que les places d'eau d'en bas de Québec ne fussent pas en aussi grande vogue qu'aujourd'hui, et moins fréquentées par les touristes, bon nombre s'y rendaient durant la saison des chaleurs.

Cette année là, afin de me distraire et pour me reposer de mes occupations multiples, je fus moi-même du nombre des promeneurs.

Après avoir passé quelques jours à la Rivière-du-Loup, je me disposais à prendre le bateau qui devait me ramener à Québec, et je m'étais rendu au quai, en conséquence, vers quatre heures.

M'étant informé des heures de départ du bateau, on m'annonça que ce jour-là, je ne sais trop pour quelle raison, le départ était retardé jusqu'à huit heures. Ce contre-temps me donnait donc près de 3 heures à attendre sur le quai, ce qui n'avait rien de bien attrayant pour moi au premier abord, un désappointement étant toujours chose assez désagréable.

Il en fut cependant autrement, car mes compagnons de voyage s'étant disposés à faire la pêche en attendant, je ne tardai pas à suivre leur exemple. La chose était d'autant plus agréable que ça mordait bien à l'endroit où nous nous trouvions. Un saut dans ma cabine et je revenais avec tout mon attirail de pêche—qui ne me quitte jamais en voyage.

\* \*

Je me préparais à lancer le premier hameçon à la mer, lorsque mon attention fut dirigée à mes côtés où un jeune étranger s'avancit justement. S'étant approché plus près, il me demanda si je pouvais lui enseigner où il aurait à louer ou à emprunter un agrès de pêche, afin de se distraire, lui aussi, durant les quelques heures qui nous restaient avant le départ du bateau.

Ne me sentant que très peu de dispositions pour la pêche ce jour-là, je m'offris avec plaisir de lui prêter ma perche de ligne, ce qu'il accepta, et je ne tardai pas à lier conversation avec lui pendant qu'il attendait le poisson.

Ayant échangé nos cartes, je lus sur la sienne :

J. S. WILLIAMSON

C'était ce qu'on appelle un *Américain*, mais je ne me rappelle plus de quelle partie de l'Etat de New-York il était originaire ; ce détail, d'ailleurs n'a rien de très intéressant et ne change rien à l'aventure dont il est question ici. J'en fais grâce à mes bienveillants lecteurs et surtout aux lectrices charmantes du MONDE ILLUSTRÉ.

\* \*

Nous causions de choses et autres, comme de vieux amis, depuis à peu près une demi-heure, lorsque je vis descendre du bateau une jeune fille de quinze à seize ans, tout au plus ; la charmante apparition avait de grands yeux noirs qui lançaient de doux éclairs à celui qui était l'objet de ses regards. Deux longues tresses d'ébène tombaient négligemment sur ses épaules ; une bouche et un

nez qui auraient fait envie à la belle Cléopâtre. Ajoutez à cela un costume des plus coquets dû à l'habileté d'une modiste yankee qui y avait mis tout le *chic* possible de l'art, puis, ce sans-gêne qui sied si bien aux jeunes Bostonniennes ou New-Yorkaises, et vous aurez une idée assez exacte de la brillante apparition qui me fit tressaillir—car il faut le dire bien vite, j'étais jeune alors et, depuis un séjour assez prolongé aux Etats-Unis, j'avais gardé un agréable souvenir des *petites américaines*.

Elle s'avança sur nous et, avant même que j'aie pu me remettre de cette soudaine apparition, mon compagnon me dit :

—*Mr Edward, allow me to introduce you my sister, Clara.*

Elle, avec une grâce exquise, me présentait au même instant une jolie petite main d'une blancheur éclatante que je pressai avec effusion.

A partir de ce moment la pêche ne m'occupait que très peu, et les heures s'écoulaient si promptement que le cri strident du bateau se fit entendre bien plus tôt que je ne l'espérais. Il fait si bon se promener au bord de la mer ! . . .

\* \*

Vers les dix heures, après avoir pris le frais sur l'avant du vapeur, en causant avec mes gentils amis d'un jour, nous nous rendîmes à nos cabines ; quelques instants plus tard le roulis du bateau me berçait déjà dans les bras de Morphée.

Le lendemain, vers les sept heures, nous touchions à Québec ; j'eus le plaisir de revoir ma jeune amie et de la reconduire jusqu'au *stage* du Saint-Louis, puis . . . au milieu d'un nuage de poussière, le lourd véhicule disparut dans la direction de la côte Lamontagne.

A quatre heures, le même jour, je revis mademoiselle Williamson, sur le quai de la Compagnie du Richelieu où elle prit passage, avec son frère, sur l'un des somptueux palais flottants qui font le trajet entre Québec et Montréal.

Nous nous fîmes des signaux de la main et du mouchoir jusqu'à ce que l'éloignement du bateau eut rendu cette intéressante pantomime complètement impossible.

Je ne la revis plus . . . qu'en rêve, cette année-là.

\* \*

Un an plus tard, je me promenais tranquillement sur la terrasse Frontenac, un dimanche après-midi, en compagnie de mon ami Eugène (\*), admirant une fois de plus les beautés du panorama qui se déroule à nos yeux, de ce promontoire élevé, lorsque tout à coup mon attention fut attirée sur deux promeneurs : une femme suspendue nonchalamment au bras d'un vert-galant frisant la cinquantaine.

A peine avais-je lancé un regard sur les étrangers que je reconnus sans peine dans la jeune personne ma *Clara* de la Rivière-du-Loup. Elle ne me vit pas où, du moins, ne parut pas m'apercevoir ou me reconnaître.

Je tentai cependant de me trouver encore une fois face à face avec elle, et la chose ne tarda pas. Au moment où j'arrivais au but désiré, je vis tout à coup le doigt du . . . mari, (était-ce bien cela ?) qui indiquait un point quelconque dans la direction de la citadelle. Les regards de la . . . femme, tout naturellement, se tournèrent de ce côté, et je pus avoir la certitude, une fois de plus, que c'était bien la même *Clara* de l'été précédent.

\* \*

Avait-elle épousé ce vieillard ? Était-ce son père ? Je ne le sus jamais, mais le souvenir de sa rencontre, de ses deux rencontres, me reste—et je suppose que vous aussi, lecteurs, vous avez des réminiscences de ce genre. C'est pourquoi vous me comprendrez.

*E. Aubé.*

Ottawa, octobre 1889

(\*) Eugène Dion, noyé accidentellement en face de la Gati-neau, le 24 août dernier.

## L'ORATEUR ET LE GUERRIER

Il est un art admirable qui conduit les hommes aux grandes pensées et aux grandes actions, qui, par sa noblesse et sa puissance, fait de l'être qui le possède un être supérieur, un homme complet, c'est l'éloquence. Celle-ci est, sans contredit, le premier des dons que Dieu a fait à la nature humaine.

Comme la poésie, elle a des charmes et des couleurs variées, et comme l'histoire, elle enseigne la vérité et possède l'impartialité. Mais, outre ces brillants attributs, l'éloquence réunit l'action entraînant du corps à la force et à la richesse du langage. La puissance de la parole accomplit presque sans effort ces faits étonnants et merveilleux dont l'éloquence est le principe et les armes le moyen. Certes, celles-ci ont été terribles et décisives dans leurs effets, mais où seraient, sans l'éloquence, ces hauts faits d'armes, ces fabuleux exploits qui exciteront toujours l'admiration des hommes ? N'est-ce pas à l'improvisation véhémement et hardie d'un général que les soldats s'élançaient à la victoire ou mouraient comme savaient mourir des héros ?

Napoléon, le plus grand génie militaire des temps modernes, n'a-t-il pas gagné ses plus beaux triomphes en rappelant à ses soldats la gloire de la France et les dangers qui entouraient leur patrie ?

L'éloquence a une telle puissance sur les individus que ceux-ci ne sont plus maîtres de leurs actes, et qu'ils suivent, parfois malgré eux, celui qui possède à un si haut degré la puissance de la parole.

L'orateur, par la noblesse et la grandeur de sa mission, est supérieur au guerrier. Non-seulement il doit venger la société souvent lésée par des attentats et des crimes odieux, mais aussi il doit montrer aux hommes la route de l'honneur et de la vérité. Le guerrier venge les injures faites à sa patrie et à son drapeau, mais sa puissance consiste, surtout de nos jours, dans ses armes, c'est-à-dire que son succès dépend, non pas de son patriotisme, mais de la perfection de ses armes.

L'orateur, au contraire, même sans employer un style riche et sublime, entraîne les masses et s'en fait, pour ainsi dire, un jouet. N'est-ce pas à la voix magique du grand saint Bernard que se forma la seconde croisade qui, comme la première, accomplit en Orient des prodiges de valeur ? Et combien d'autres exemples je pourrais citer en ce moment.

La gloire des armes n'est pas toujours éclatante ; le conquérant qui laisse après lui des villes détruites, des campagnes dévastées, enfin la dévastation et la douleur, a la gloire, mais elle est souillée de sang. Il devient un fléau. "Il aura passé, dit Massillon, comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance."

D'ailleurs, la guerre n'est-elle pas considérée comme un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité ? On voit donc la supériorité de l'orateur véritable sur le guerrier.

*Paul Dumand*

## LES LOISIRS D'UN HOMME DU PEUPLE

M. G.-A. Dumont a reçu de M. le lieutenant J. Chartrand (Chs des Ecorres), auteur de plusieurs ouvrages qui font sensation en France, la lettre flatteuse qui suit, en réponse à l'envoi d'un exemplaire des *Loisirs* :

ST-HIPPOLYTE-DU-FORT, le 31 Oct. 1888.

Monsieur,

Votre bon souvenir m'a profondément touché. Je vous en remercie bien cordialement. Veuillez accepter tous mes compliments sur votre ouvrage que j'ai lu avec le plus vif intérêt.

Agréez, monsieur et cher compatriote, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

J. CHARTRAND,  
Lieutenant-instructeur.

Ecole Militaire St-Hippolyte-du-Fort, }  
Gard, France. }

## Promenade à travers l'Exposition Universelle

Il serait impossible de calculer les richesses accumulées sur les terrains de l'Exposition. Je crois que les chiffres ne suffiraient pas, car il y a là certainement des chefs-d'œuvres dont la perte ne pourrait être compensée par aucun trésor, si fabuleux qu'il fût. Nous avons déjà contemplé une partie de cette féérique collection des produits de l'Industrie dans les galeries du palais des Arts Libéraux ; nous pourrions maintenant encore nous extasier sur les prodiges de l'art exposés dans celles du palais des Beaux-Arts. Malheureusement, il est de ces merveilles qui ne se décrivent point, et qu'il faut voir par soi-même pour en savourer toute la beauté, aussi, n'entreprendrai-je point la tâche trop délicate, pour moi d'ailleurs, de faire passer devant vos yeux les milliers de tableaux et de sculptures qui ont fait l'admiration des visiteurs durant ces beaux jours de l'Exposition qui touchent déjà à leurs fins.

Qu'il me suffise de dire que, dans ce palais des Beaux-Arts, qui fait vis-à-vis à celui des Arts Libéraux et qui lui est en tout point semblable à l'extérieur, dans ce palais, dis-je, on a accumulé tout ce que les artistes les plus fameux de tous les pays ont conçu de plus beau, de plus grand et de plus parfait. C'est là la demeure des Arts, avec leurs enchantements, leurs grâces infinies et leurs beautés toujours nouvelles. Quel rêve, qu'une promenade dans ces galeries immenses, où les sens étonnés, où les yeux éblouis ne savent où s'arrêter, où porter leur admiration, et volent de la fresque immense et majestueuse à la petite statuette pleine de grâce et d'élégance ! On peut dire qu'on parcourt là du regard la vie du monde entier dans toutes ses péripéties et tous ses événements. Quel spectacle, et quels enseignements !

Mais, il nous faut passer, si nous voulons tout voir, car l'heure de la fermeture définitive approche, et malheur aux retardataires ! Remontons donc, traversons encore une fois les jardins, et allons saluer le grand Dôme Central. Ce dôme forme la grande entrée d'honneur de l'Exposition, comme la tour Eiffel en est l'arche triomphale.

Son aspect est grandiose et répond bien au but que s'est proposé l'architecte : il couronne magnifiquement les immenses palais étendus à ses pieds. Sa hauteur est de deux cents pieds. Sur son sommet se dresse une statue en cuivre de trente pieds de haut, représentant le génie de la France tenant dans ses mains les palmes et les couronnes destinées aux plus méritants.

Partout, écrit un visiteur, sur la couleur azurée de l'édifice brillent les émaux ; le porche est encadré de dorures et de pierreries, semble-t-il ; il reluit, il chatoie, comme un écrin de bijoutier ; les tons jaunes, rouges, les ors, les cabochons, les émaux s'y entremêlent à faire mal aux yeux. Le fronton porte à la cime un arrière de vaisseau à flancs cuivrés, à gaillard tout doré, avec une lanterne qui ressemble à une immense perle. La crête est parée comme une chasse. Tout cela chante bien haut la gloire de cette Exposition.

A l'intérieur, la salle du Dôme n'est pas moins éblouissante ; les peintures y sont prodiguées ; d'une corcade tricolore qui tapisse le haut de la voûte, partent de flamboyantes langues de feu qui finissent par un semis d'étoiles. Mais ce qui retient le regard est la vaste peinture circulaire qui représente, sous des figures allégoriques de personnages brillamment drapés, les divers peuples du globe. Une tribune fait le tour de cette grande salle, où sont exposés les chefs-d'œuvre de la manufacture de Sèvres et des Gobelins.

Du vestibule d'honneur (qui est sous le Dôme central), une galerie spacieuse conduit au Palais des Machines, en coupant transversalement par le milieu toutes les galeries des Industries diverses. Cette galerie médiane ou passage central, ou rue couverte, comme on voudra l'appeler, procure par son ampleur, par ses façades décoratives, par son animation, par les kiosques dont elle est encombrée, par son aération rafraîchissante, par sa lumière bien distribuée une sensation fort agréable de fraîcheur, d'ombre, de variété, de vie et de mouvement.

Ce qui fait l'un des charmes de cette galerie

médiane de l'Exposition, ce sont les arcades très diverses dont elle est ornée sur ses deux parois latérales ; ces arcades se suivent sans se ressembler aucunement ; elles constituent des entrées pour les différents compartiments de l'industrie française et s'adaptent, pour le décor ou la matière, au genre d'industrie qu'on a voulu rappeler ; ainsi la porte de l'Orfèvrerie est très dorée ; la porte de l'Ameublement est ornée de tentures ; la porte des Confections est décorée de fleurs peintes ; celle des Armes représente en sculptures et en peintures des panoplies et des chevaliers bardés de fer pour un tournoi ; celle de la Céramique est couverte de faïences, de mosaïques à fond d'or et de roses émaillées ; celle de l'Horlogerie a pour emblèmes un sablier, un cadran, des cloches, etc. Les portes de la Ferronnerie—il y en a deux—sont, l'une, toute en fer forgé ; l'autre en arceaux maçonnés, mais qui supportent des obus encastrés dans des roues dentées ; la porte en fer forgé est la plus remarquable, la plus curieuse de toutes ; ses colonnes sont formées d'un faisceau de barres ; ses pilastres, de grandes plaques ; l'entablement est une œuvre superbe remplie de consoles et d'enroulements en fer ; on a merveilleusement combiné les lignes droites et les courbes, les spirales, les torsades, de manière à prouver combien le fer est devenu docile serviteur des fantaisies humaines.

J. Cronnier

## CONNAISSANCES UTILES

*Rose changeante.*—Prenez une rose rouge ordinaire, et qui soit entièrement épanouie ; allumez de la braise dans un réchaud, et jetez y un peu de soufre réduit en poudre. Puis mettez la rose au-dessus de la fumée du soufre ; elle deviendra absolument blanche et restera telle, jusqu'à ce que la queue soit mise dans l'eau. Quelques heures après elle aura repris sa couleur naturelle.

*Pour conserver les fleurs coupées.*—Les fleurs ne plaisent qu'autant qu'elles sont fraîches et malheureusement une fois coupées elles perdent bientôt cette fraîcheur qui fait leur charme : il pourra donc être utile de savoir qu'en faisant tremper la tige du bouquet dans de l'eau contenant en dissolution une petite quantité de carbonate de soude, on recule de plusieurs jours le moment où les fleurs se fanent.

*Conservation des pommes par le sel.*—Le fruit se conserve souvent assez mal l'hiver, et ma vieille tante, toujours si pratique, nous a fait connaître un moyen qu'un Américain de ses amis emploie avec succès. Il met dans des barils des pommes bien choisies, et il y met du sel, sans même se donner la peine de les encouvrir complètement. L'hiver passe sur les fruits sans leur ôter ni leur goût ni même leur fraîcheur ; elles sont parfaitement conservées et d'un goût parfait. Ce moyen, employé pour les pommes, peut s'utiliser pour tous les autres fruits que l'on veut conserver pour l'hiver.

## CHOSSES ET AUTRES

—Nous accusons réception d'un nouveau journal hebdomadaire, *La Revue de Québec*, publiée par MM. Turcotte et Ménard. Succès au nouveau confrère.

—Trois nouveaux saints seront bientôt ajoutés au calendrier. On doit publier sous peu à Rome les décrets de béatification des vénérables Pères Ancina, premier compagnon de St-Philippe de Néri, Chané, martyrisé de nos jours en Océanie, et Perboyre, un martyr moderne de la Chine.

—M. J.-B. Guérin, de Stenay (France), est parvenu à congeler le lait, au moyen de machines à glace et à le conserver ainsi dans des vases à pa-

rois élastiques entourés de caisses isolantes. Le lait traité ainsi se conserve trois semaines et la congélation ne lui fait perdre ni sa saveur, ni la faculté de bouillir ou d'être écrémé.

—Un curieux phénomène, la réflexion toute particulière de la lumière solaire a été observée aux environs de Brest. A six heures du matin, on voyait trois soleils placés horizontalement, et la lumière de chacun des astres était assez intense pour qu'il ne fût pas possible d'en soutenir la vue de face. Ce phénomène a été constaté par de nombreuses personnes et enregistré par le sémaphore d'Abervrach, qui en a fait un rapport officiel. Il a duré trente minutes.

—L'Amérique est sans conteste la plus riche contrée du monde, et elle a acquis son immense fortune pour ainsi dire en quelques années. En 1850, le total de la richesse des Etats-Unis était évalué à un milliard 686 millions de livres sterling, tandis que celui de la Grande-Bretagne se montait alors à 9 milliards de livres sterling. Depuis, l'Amérique a vu s'accroître sa fortune jusqu'à 9 milliards 760 millions de livres sterling en 1880 et 11 milliards l'année dernière.

—On ignore, et pour cause, les froids qui peuvent se produire au Pôle même ; mais, en ce qui concerne les régions habitées, le point le plus froid du globe que l'on ait observé, paraît être Weschojank, en Sibérie orientale. La moyenne de toute l'année est de 19° au-dessous de zéro. La plus forte chaleur est de 14°. On ne peut se demander, sans inquiétude, de quelle énergie vitale sont doués des êtres humains qui, après avoir supporté 14° de chaleur au mois de juillet, sont soumis, en janvier et février à des froids de 53°.

—Il paraît que nous ne savons pas dormir d'une façon rationnelle, faute de prendre pour cette bienfaisante opération une disposition convenable. D'après M. le docteur J. Menhi-Hitty, de Buchs, il faut dormir les pieds en l'air et non la tête sur l'oreiller. Cette façon de dormir facilite la circulation et permet une meilleure irrigation des centres nerveux. L'auteur ajoute que la position qu'il préconise facilite la réparation des fatigues et diminue le travail du cœur. Pas de congestion cérébrale à craindre. On peut essayer de cette méthode, qui ne paraît pas présenter d'inconvénients graves ; reste à savoir si elle offre de sérieux avantages.

—Un statisticien américain a calculé la durée moyenne de la vie dans les différents métiers ou les diverses professions. Voici les chiffres auxquels il est arrivé : 32 ans pour les journaliers ; 41 pour les scieurs de pierre, sculpteurs, compositeurs et lithographes ; 44 pour les bottiers et tailleurs ; 47 pour les serruriers et forgerons ; 47 pour les charpentiers, maçons, peintres en bâtiment ; 54 pour les boulangers, brasseurs et bouchers ; 58, enfin, pour les jardiniers, etc.

Les professions libérales présentent les chiffres suivants : 49 dans la médecine ; 54 dans la magistrature ; 57 dans le professorat. La plus haute moyenne se trouve parmi le clergé et atteint 67.

CERCLE DOLLARD.—Ce cercle, fondé le 19 mars 1889, est dans la voie du succès, grâce aux efforts de son président actuel, qui est en même temps son fondateur, M. Rodolphe Brunet.

Le nombre de ses membres a beaucoup augmenté depuis sa fondation, et tout fait prévoir une bonne session pour l'hiver prochain.

Le cercle Dollard, dont les salles sont au n° 64, rue Saint-Denis, se donne pour mission d'habituer les jeunes gens à la discussion en public, à la déclamation, à l'étude de la littérature.

Il est à espérer que tous les jeunes gens de la ville se feront un devoir d'en faire partie et de venir seconder les efforts généreux des officiers de ce cercle.

A la dernière assemblée, les messieurs suivants ont été élus officiers : MM. R. Brunet, président ; Pierre Bédard, 1er vice-prés. ; Zacharie Moisan, 2me vice-prés. ; J.-H. David, sec.-trésorier ; Joseph Filiatreault, ass. sec. ; R. Dazé, 1er conseiller ; Romuald Labelle, 2me conseiller ; C.-A. Perreault, 3me conseiller.

VARIETES

C'est au Sunday-School. La maitresse s'adressant à un petit ange blond, de quatre à cinq ans, aux yeux bleus et aux cheveux frisés :

—Savez-vous, Hélène, ce que firent les Israélites lorsqu'ils sortirent de la mer rouge ?

La fillette reste un instant ensevelie dans ses pensées, puis un éclair de satisfaction illumine son visage, et elle s'écrie d'un air de triomphe :

—Ils mirent sécher leurs vêtements, madame.

Un Marseillais, faisant partie d'une grande maison de commerce, dit à un Gascon :

—Té, mon bon, chez nous on fait tant d'affaires que nous usons pour 100 francs d'encre par jour rien qu'à faire des i.

—Trondelaire, répliqua le Gascon, nous en usons pour 200, nous, rien qu'à mettre les points sur les i.

Quelles sont les lettres que vous prononcez le plus souvent, en été, quand vous parlez de votre femme ?

—L H O. (Elle a chaud).

LE MUSEE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois, publie dans son numéro du 1er octobre 1889 :

Texte : Frédéric Dillaye : Edelweiss.—Hip. Gauthier : Cause le sur l'Exposition.—P.-L. Jacob : Le Dieu Pepetius.—F. Deschamps : Oiselle et flore.—Causerie de quinzaine.—L. B. : Le prix d'un bon mot.—D. de la Marnage : Venise, avec vues.—A. Meunier : Les Argillères.—A. Ségalas : Les vieux clichés, la belle-mère.—E. Muller : Correspondance et concours.

Illustrations, par Wislog. Decamp et Fromentin, A. Parys, A. Sandoz, B. de Monvel.

Prix d'abonnement : Paris, un an, 14 f. ; Département, 16 francs, à la Librairie CH. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 532.—ARITHMETIQUE AMUSANTE

De cinq melons égaux on désire faire deux parts, telles que la plus grande égale cinq fois la plus petite, comment doit-on s'y prendre ?

No 533.—ENIGME

Nous sommes tousseurs on ne peut plus d'ociles. Et des profonds penseurs instruments fort utiles. Au gré de leur génie accourant nous placer. D'un trait ineffaçable exprimons leurs pensées Les suivons à la gloire et toujours empressés Il n'est rien auprès d'eux qui nous peut rem[placer].

No 534.—LOGOGRIPE

Je suis, lecteur, dans mon entier, Vingt fois plus gros qu'une citrouille ; De mes pieds ôtez le premier, Je suis moins gros qu'une grenouille.

SOLUTIONS

No 529.—L'aigle, de même que les autres oiseaux, a trois paupières. La troisième est transversale et se meut de droite à gauche, ce qui fait que l'oiseau peut avoir les deux paupières supérieure et inférieure ouvertes tandis que la troisième recouvre le globe de l'œil.

Dans ce cas, l'aigle a les yeux ouverts dans le sens ordinaire du mot et peut les diriger vers le sol dont les rayons ne l'éblouissent pas puisqu'ils ne peuvent pénétrer dans l'œil et influencer la rétine.

No 530.—Le mot est : Volant.  
No 531.—Le mot est : Pot-eau.

ONT DEVINE :

Alphonse Guérette, Lévis ; Rosette et F. C. l'Isle ; Jérémie Richard, Québec ; J. E. Pepin, Ste-Cunégonde ; M. le Delphine Couillard, Québec ; Ernest Brunel, J. Gaulin, Mlle M. Ouimet, Mlle Eglantine Lamalice, G. O. Verner, Montréal.

**AVIS AU MERE.** — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese MONTREAL

Ses lun hs à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

**HENRI LARIN,**  
PHOTOGRAPHE  
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

18751



CE QU'IL FAUT

Un aliment qui contient la plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'aliment, qui s'avale bien et s'igère facilement et fait engraisser. C'est un besoin que l'on peut satisfaire pleinement avec

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF



GRANDE VENTE DE  
**SERVICES A DINER**  
CETTE SEMAINE



**18 Nouveaux Patrons**  
A être assortis au goût de l'acheteur  
**SERVICES COMBINAISON**

Depuis 64 à 125 morceaux, valant de \$5.50 à \$12

**TOUS NOS PRIX SONT REDUITS**

CHEZ

**L. DENEAU**

2023, RUE NOTRE-DAME



**TROUVE**

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins. Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

51, PLACE VICTORIA

**E. MASSICOTTE & FRERES**

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

**VICTOR ROY,**

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

**SIROP ANTI-BRONCHITE**

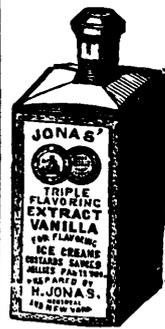
C'est le vrai spécifique pour les personnes attaquées des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

**ALF. BRUNETTE**

2481, NOTRE-DAME, MONTREAL

**ETABLIE EN 1870**



\*Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française glycérine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

**HENRI JONAS & CIE**

10—RUE DE BRESOLES—10

Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

**SANS PEUR ET SANS REPROCHE**

SAVONS MEDICAUX

DU

**DR V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeaisons de tout

sortes. Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Exonérés par la poste sur réception au prix (25 cents).

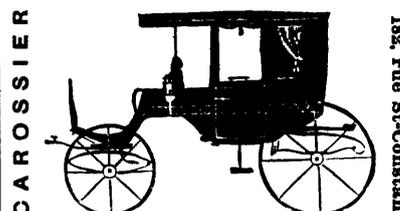
ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P.Q.

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 ct la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

**ODILON LAFOND**



A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

**SCIENTIFIC AMERICAN**  
ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

**ARCHITECTS & BUILDERS**  
Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

**PATENTS**

may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

**TRADE MARKS.**

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook. COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address MUNN & CO., Patent Solicitors.

GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras, d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis. On trouvera les mêmes remède au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 19 OCTOBRE 1889

LES

## MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

Si Pierre eût abandonné son cousin sur le quai, une congestion se serait fatalement produite par l'épanchement intérieur de sang ; il aurait étouffé. La Providence avait inspiré à l'assassin cet excès, la précaution de vouloir noyer sa victime. Mais l'eau des marais avait facilité l'écoulement du sang au dehors. Il est vrai que dans sa chute, la tête de l'infortuné avait donné contre une pierre et que c'est le

front à moitié ouvert qu'il était demeuré dans la vase.

Mais à mesure que la marée montante haussait le niveau des eaux marécageuses, le sang s'échappait plus abondant de ses blessures, l'infortuné avait repris vaguement connaissance.

Insrinctivement, sans avoir conscience ni de ce qu'il lui était survenu, ni du lieu où il se trouvait, il avait la force de se traîner hors de l'eau, entre les pilotis, à l'abri de la marée.

Mais cet effort l'avait épuisé, il s'était évanoui et était demeuré ainsi durant de longues heures.

Les rayons du soleil levant l'avaient réchauffé, il était revenu à lui ou du moins la sensation de la vie lui était revenue.

C'est alors qu'il avait poussé ce gémissement qui avait attiré l'attention de Dolorès.

Sans secours, cette résurrection n'aurait pas persisté et un second évanouissement aurait été, sans doute, suivi de la mort.

Si Dolorès ne s'était pas attardée à prier à la chapelle, elle eût passé sur le quai sans se douter qu'un malheureux agonisait à quelques pas d'elle.

C'est Dieu qui l'avait retenue si longtemps au pied de l'autel, ne voulant pas que Jacques mourût.

Sous l'impression de l'eau fraîche avec laquelle Dolorès lavait sa plaie, il fit un mouvement.

Puis ses lèvres s'entr'ouvrirent et balbutièrent ces mots :

—J'ai soif.

Dolorès le prit par les épaules pour le soulever ; mais ses forces trahirent sa volonté et elle dût le laisser retomber.

—Je ne pourrai jamais l'emporter toute seule, fit-elle.

Alors elle courut jusqu'à l'escalier, grimpa quatre à quatre les marches et, une fois sur le quai, se mit à crier désespérément.

Des ouvriers qui se dirigeaient vers le port accoururent à ses appels ; avec leur aide, elle transporta le blessé chez elle, le coucha, puis alla chercher un médecin.

—Encore une dispute ? grommela celui-ci d'un ton de mauvaise humeur.

Dolorès, mue par un pressentiment, inclina la



Des ouvriers accourent à ses appels.— Voir page 21, col. 3.

tête affirmativement.

Dans le premier moment, elle avait été sur le point de s'ouvrir au docteur et de lui faire part de ses perplexités.

Mais sa bouche entr'ouverte se referma sans avoir prononcé un mot.

Dolorès préférait s'en remettre à Dieu du soin d'éclaircir ce mystère.

Pendant un mois, elle veilla le blessé avec autant de dévouement que s'il se fut agi de Pierre, ne quittant son chevet, durant le jour, que pendant les quelques heures strictement nécessaires à son propre repos.

Et elle passait de longues heures à contempler, avec une perplexité douloureuse, cette tête émaciée qui, à mesure que les jours s'écoulaient, devenait de plus en plus le portrait frappant de son mari.

La barbe, maintenant, envahissait le visage,

croissant avec une rapidité surprenante, et les cheveux, devenus longs, retombaient en menues boucles sur le front, cachant l'horrible cicatrice, sanguinolante encore, qui s'étendait de la tempe droite à l'extrémité du sourcil gauche.

Les lèvres reprenaient un peu de coloration, et les narines, moins pincées, se dilataient avec plus de force sous l'empire des souffrances aiguës produites par la blessure de la poitrine, longue à se fermer.

Les yeux, grands et bien fendus, étaient cerclés de bistre, comme ceux de Pierre.

Le regard seul eut pu démontrer à Dolorès la fausseté de cette ressemblance à laquelle elle se méprenait elle-même ; mais les pupilles dilatées demeuraient immobiles, sans reflet, figées dans une effrayante fixité.

Ah ! si elle eût pu l'interroger !

Mais le médecin avait recommandé expressément d'éviter de faire parler le blessé, et cela sous peine de mort.

Il estimait que le coup avait perforé le poumon et que le moindre effort pouvait amener une hémorragie.

Entre la vie et la mort, ne prenant d'autre aliment que du bouillon et des grogs, le malade ne sortait pas d'ailleurs d'un état de somnolence qui le rendait indifférent à tout.

Il ignorait où il était, recevait machinalement les soins de Dolorès semblant même ne pas la voir, rassemblant ses forces défaillantes pour boire et retombant ensuite dans son assoupissement morbide.

Un jour, cependant, tandis que Dolorès, profitant de ce que le blessé paraissait dormir, prenait un peu de repos, dans la pièce à côté, le blessé ouvrit les yeux.

Cette fois, dans le regard qu'il promena curieusement autour de lui, brillait une lueur d'intelligence, et ses sourcils froncés prouvaient une certaine tension d'esprit.

—Où suis-je donc ? fit-il dans un balbutiement

indistinct. Et ses yeux erraient par la pièce, s'arrêtant sur les meubles rares et misérables, sur les fioles de médicaments dont une table à côté de lui était chargée, sur la chaise vide de Dolorès, sur son ouvrage abandonné.

Il referma les yeux et réfléchit.

Que lui était-il donc arrivé ? Pourquoi se sentait-il la tête si lourde et quelle était cette douleur qui le brûlait comme s'il eût eu du feu dans la poitrine ?

Puis, ainsi que dans un brouillard, il eut la vision confuse de ce qui s'était passé.

L'horrible cauchemar, auquel il avait été en proie, se déroula dans sa mémoire affaiblie.

Mais oui, il se rappelait maintenant : sa gorge serrée tout à coup par deux mains de fer... un étouffement horrible... puis, plus rien.

Le blessé rouvrit les yeux ; cette tension cérébrale le fatiguait horriblement, et de grosses gouttes de sueur inondaient son visage amaigri.

Mais la volonté revenait avec les forces ; de nouveau ses paupières s'abaissèrent pour mieux concentrer son attention sur le travail qui se faisait en lui.

Alors peu à peu se dissipa le brouillard qui obscurcissait ses souvenirs.

Maintenant, il avait froid... il était dans l'eau... il faisait nuit... des clapotements sinistres frappaient ses oreilles... des odeurs fétides venaient jusqu'à lui... puis il s'était trainé, avec des efforts inouïs, pour sortir de cette eau qui le glaçait... et, de nouveau, il avait perdu connaissance.

Enfin, il s'était réveillé dans cette chambre où il était à présent, mais faible à ne pouvoir faire un mouvement, ayant la respiration difficile, et il se rappelait qu'il voyait, quand il ouvrait les yeux, l'ombre d'une femme qui se penchait vers lui, lui prodiguant ses soins.

Tout à coup, il tressaillit, rouvrit les yeux, et un peu de sang lui monta aux pommettes.

Un souvenir lui revenait.

Comme un écho lointain, affaibli, un nom frappait ses oreilles.

Ce nom, c'était celui de son cousin.

— Pierre !

Il lui semblait avoir entendu prononcer souvent ce nom dans l'engourdissement morbide qui l'immobilisait et le rendait inerte comme une chose.

Mais pourquoi ce nom avait-il été prononcé et à qui s'adressait-il ?

Appuyé sur son coude, il réfléchissait, appelant à lui toutes ses forces pour contraindre sa mémoire à se souvenir, son intelligence à comprendre.

Mais c'était en vain qu'il se débattait dans le noir qui l'enveloppait ; aucune clarté ne jaillissait.

En ce moment, un petit bruit dans la pièce voisine annonça au blessé le retour de sa garde-malade.

Il reposa sa tête sur l'oreiller et ferma les paupières.

Dolorès ouvrit la porte avec précaution, entra sur la pointe du pied et s'approcha du lit.

Doucement, avec un linge, elle essuya le visage du malheureux tout ruisselant de sueur ; puis, ainsi qu'elle en avait l'habitude plusieurs fois par jour, elle se pencha vers lui au point de toucher presque les joues du malade.

— Pierre, demanda-t-elle d'une voix anxieuse, Pierre, m'entends-tu ?

Un frémissement agita la face de Jacques Miquet : ce nom de Pierre qui frappait de nouveau ses oreilles, il l'entendait distinctement cette fois ; il ne se trompait pas, c'était bien à lui qu'il s'adressait.

Mais qu'est-ce que cela signifiait ?

Quelle était cette femme ?

Et pourquoi l'appelait-elle ainsi ?

— Pierre ? répéta-t-elle suppliante.

Il ne bougea pas et ses lèvres demeurèrent muettes.

Il y avait là un mystère qu'il voulait éclaircir, mais il ne s'en sentait par la force.

Alors il entendit la femme qui s'asseyait, balbutiant, désespérée :

— Il n'a pas encore repris connaissance, Mon Dieu ! et ce médecin qui ne veut pas revenir avant d'être payé !

Tout à coup un coup assez rude fut appliquée à la porte d'entrée.

Dolorès se leva doucement et sortit de la pièce.

Le blessé alors rouvrit les yeux.

— Je ne m'étais pas trompé, balbutia-t-il et ce nom dont il me semblait avoir été appelé durant ma maladie, ce nom, elle vient encore de le prononcer.

Il s'interrompit : dans la pièce à côté, on causait, et quelques paroles venues jusqu'à lui le jetèrent en une stupéfaction profonde.

Il venait d'entendre une voix d'homme demander :

— C'est bien vous qui êtes Mme Pierre Miquet ?

A quoi la voix d'une femme, celle qui le soignait sans doute, venait de répondre :

— Oui, monsieur, que désirez-vous ?

Mais, alors, il était donc chez son cousin ?

Comment se faisait-il qu'il ne l'eût pas encore vu ?

Brusquement, il jeta la couverture et sortit ses jambes du lit.

Mais en posant les pieds à terre, il eut un éblouissement et dut se retenir à un meuble pour ne pas tomber.

Pendant avec une force de volonté incroyable, il se maintint debout et, se soutenant au mur, réussit à se traîner jusqu'à la porte.

La, il appuya son oreille à la cloison et, cramponné à la serrure, il écouta :

D'abord ce qu'il entendit lui causa seulement de l'étonnement.

Pourquoi donc cette femme disait-elle que son mari était là, dans la chambre, blessé, puisque c'était lui, Jacques Miquet, qui occupait la chambre.

Un moment, il douta qu'il s'agit de lui.

Mais elle donnait les détails, parlant de sa blessure et de la manière dont elle l'avait recueilli, en termes qui s'accordaient trop bien avec ses propres souvenirs, quelque confus qu'il fussent.

Mais bientôt son étonnement se changea en indignation ; ses joues devenaient pourpres, ses yeux étincelaient et ses lèvres balbutiantes murmuraient :

— Oh ! le misérable ! le gredin !

Le personnage qui de l'autre côté de la cloison avait avec Dolorès la conversation qui surexcitait ainsi la fibre honnête de Jacques Miquet n'était autre que Giovanni Corda.

L'entrepreneur avait été fort étonné de ne pas voir paraître Pierre Miquet au jour qu'il lui avait assigné.

— M'aurait-il trompé ? se demanda-t-il tout d'abord, et n'aurait-il empoché mon argent que pour disparaître après ?... Voilà qui serait tout à fait déloyal...

Il hocha la tête.

— S'il en était ainsi, Giovanni, mon garçon, tes facultés baisseraient-elles ? car tu aurais perdu ce flair des hommes, qui te faisait distinguer du premier coup un homme intelligent d'un imbécile... Or, si Miquet se conduisait ainsi, ce ne serait qu'un imbécile.

Et il attendit ainsi plusieurs semaines, espérant, chaque jour, voir paraître, le lendemain, son nouveau contre-maître.

Bien entendu, il parcourait toutes les tavernes de Colon, à toutes les heures du jour et de la nuit.

Pas plus de Miquet que sur la main.

Et pourtant, il avait besoin de son complice ; car ces bons MM. "Schmidt, Jackson and Co" faisaient des difficultés pour renouveler son billet, trouvant que l'entrepreneur ne tenait pas ce qu'on attendait de lui.

A la vérité, il aurait pu chercher un autre contre-maître, pour accomplir la criminelle besogne proposée à celui-ci ; mais il était bien certain, à l'avance, de ne pouvoir trouver un homme d'une envergure semblable à celle de Miquet.

— Les intelligences comme celles-là sont rares, répondit-il un jour à ce bon M. Schmidt, qui le pressait de mettre ses promesses à exécution.

Et puis, il y avait aussi une autre question dans son entêtement à retrouver Pierre : c'était l'argent qu'il lui serait avancé.

Il ne voulait pas être mis dedans.

Le signor Giovanni Corda joignait à ses autres qualités une avarice profonde.

Nonobstant, il commençait à désespérer, lorsque le hasard le mit sur la piste, en le faisant rencontrer avec l'un des ouvriers qui avaient aidé Dolorès à transporter le blessé chez elle.

L'Italien connut ainsi, du même coup, ce qu'il lui importait de connaître : le sort de son complice et l'endroit où il pouvait le trouver.

On croirait peut-être qu'aussitôt après avoir recueilli ces renseignements, Giovanni se précipita à l'adresse indiquée.

Erreur, il prit son menton dans sa main et réfléchit :

— S'il est bien malade, pensa-t-il, ce sera ennuyeux... une mauvaise affaire... Je serai obligé de faire une nouvelle avance, qui sera peut-être perdue avec le reste... si sa maladie dure longtemps.

Et il se livra un combat dans la cervelle de l'entrepreneur.

Irait-il, n'irait-il pas ?

— Je me connais, ajouta-t-il, je suis généreux, et viderai ma bourse sur la table...

Cet Italien, qui n'avait en tête qu'une préoccupation unique : monter le coup aux autres, réussissait, par un effort de son imagination archimédienne, à se le monter à lui-même.

En parlant tout seul de sa propre générosité, il n'était pas éloigné d'y croire.

Il ne se pressait d'ailleurs pas, réfléchissant, pesant le pour et le contre de sa démarche.

Faire un nouveau sacrifice lui était désagréable au possible ; d'un autre côté, abandonner les avances faites le chagrinait horriblement.

— Voyons, Giovanni, murmura-t-il en s'en allant lentement le long du quai, il faut pourtant prendre un parti ; y vas-tu, n'y vas-tu pas ?

Et le souvenir de l'argent prêté lui revenait toujours dans l'esprit.

— C'est que ce brigand-là me doit deux cent dix piastres.

Sa mine s'allongeait à l'idée que cette somme pouvait être perdue.

— Voyons, dit-il enfin en s'arrêtant, prenons une sage résolution : j'aurai le cœur ferme et je contiendrai ma générosité naturelle. Donc, s'il est trop malade et si je ne puis compter sur ses services, eh bien ! je lui dirai que je lui fais cadeau de ce que je lui ai donné. C'est de bon cœur... d'ailleurs, il faut bien, puisqu'il ne pourrait me le rendre. Mais, je n'ajoute rien, c'est entendu.

Et, cette résolution prise, qui s'accordait à la fois avec son désir de remettre la main sur l'homme et son avarice, il se rendit à l'adresse qu'on lui avait indiquée.

— Que demandez-vous ? fit Dolorès, après lui avoir ouvert la porte et en lui jetant un regard défiant.

Giovanni porta la main à son chapeau.

— C'est vous qui êtes madame Pierre Miquet, sans doute ? dit-il de son ton le plus aimable.

— Oui... Après ?

— Je viens d'apprendre l'accident survenu à votre mari... Comment va-t-il, ce cher ami ?

Cette expression augmenta la défiance de Dolorès.

— Il va mal, répliqua-t-elle sèchement.

L'Italien fit une moue de désappointement.

— C'est singulier, balbutia-t-il... les coups de couteaux, quand on n'en meurt pas sur le coup... on en guérit vite généralement.

Il se tut quelques secondes.

— Alors, il va mal ?... Mais il n'est pas en danger de mort, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en donnant à sa voix un accent alarmé.

— Le médecin a dit qu'il était sauvé, à condition de ne pas faire d'imprudence.

Le visage de l'Italien s'éclaira soudainement.

— Ah ! exclama-t-il, voilà qui me fait bien plaisir !... Vous ne pourriez rien me dire qui me remplit plus de joie... Je l'aime beaucoup, votre mari, ma chère madame... Et serait-il possible de le voir... de lui dire un mot ?

— Non, il ne me parle même pas, à moi... J'ignore même s'il a repris connaissance...

L'entrepreneur hocha la tête.

— C'est que... j'aurais pourtant bien besoin de savoir à quoi m'en tenir.

—Sur quoi ? demanda la femme de Pierre avec une soudaine inquiétude.

—Ah ! dit Giovanni, c'est pour nos affaires... est-ce qu'il ne vous en aurait pas touché un mot ?

—Mais mon mari ne me raconte rien, murmura la pauvre femme.

—Ah !

Et Giovanni réfléchit quelques secondes, se demandant s'il ne ferait pas bien de mettre lui-même Dolorès dans son jeu.

D'un coup d'œil il avait jugé la pauvreté de cet intérieur, et il se dit qu'il aurait bien plus sûrement le mari dans sa main, s'il pouvait s'attacher la femme par la perspective d'une fortune à venir.

—Ecoutez, dit-il d'un ton de confiance, je peux bien vous dire de quoi il retourne ; vous verrez vous même combien il est important, pour lui comme pour moi, qu'il se rétablisse tout de suite.

Un léger bruit se fit entendre dans la chambre voisine ; sans doute Jacques avait chancelé et s'était appuyé lourdement à la cloison.

Mais ni Dolorès, ni l'entrepreneur n'y prirent garde ; Giovanni était bien trop préoccupé de son sujet, et la jeune femme éprouvait une trop vive émotion, en pensant qu'elle allait apprendre quelque mauvaise action de son mari.

—Oui, poursuivait l'Italien, votre mari n'aura presque rien à faire et gagnera beaucoup d'argent. Car je paie très bien, moi... du reste, je lui ai déjà fait des avances.

—Déjà ! murmura Dolorès.

Giovanni se méprit au sens de cette exclamation.

—Oui, reprit-il, je suis comme cela, moi ; j'ai tout de suite l'argent à la main... D'ailleurs, votre mari est engagé vis-à-vis de moi, il me doit ses services...

—Mais quels services ?

—Ecoutez ; je suis le patron d'un grand chantier où il y a beaucoup d'ouvriers : lui, sera mon second.

Le visage de Dolorès se rasséréna.

—Moi ! poursuivait l'entrepreneur, je suis dur pour les ouvriers, lui, il sera bon ; c'est un beau rôle, n'est-ce pas ?

Et l'Italien clignait des paupières, songeant au résultat que devait produire cette bonté de contre-maître.

—Il leur dira qu'ils travaillent trop, qu'ils ne gagnent pas assez... Les ouvriers me réclameront une plus forte paie, et je les enverrai promener.

Dolorès ouvrait de grands yeux, ne comprenant pas :

—Mais, alors, ils ne travailleront plus, dit-elle.

—Vous y êtes, ma chère dame.

—Et vous perdrez de l'argent !

—Non, j'en gagnerai beaucoup, au contraire.

Il se sourit, ajoutant :

—Vous ne comprenez pas ?

Le visage de la pauvre femme s'était assombri.

—Si, je comprends, répliqua-t-elle d'une voix triste, je comprends que le rôle que Pierre a consenti à jouer n'est pas honnête.

Le sourire de Giovanni se transforma en un ricanement grossier.

—Supposez-vous donc, s'écria-t-il, froissé au fond des paroles de Dolorès, que votre mari soit capable de gagner de l'argent honnêtement ?

—Ah ! riposta Dolorès, vous avouez donc que c'est une infamie que vous avez proposée à Pierre ?

—Parbleu ! croyez-vous qu'on puisse s'entendre avec lui sur un autre terrain que celui des infamies.

La pauvre femme porta les mains à son cœur dans un geste douloureux.

—Ah ! le malheureux ! gémit-elle, le malheureux !

Giovanni la regardait, les sourcils froncés, la bouche mauvaise.

—Ne faites donc pas la mijaurée ! grommela-t-il ; vous ne serez pas fâchée de partager les piastres et les onces...

Elle eut un geste d'horreur.

—Oh ! jamais, fit-elle avec fermeté, jamais je ne toucherai à cet argent... du reste, je parlerai à Pierre

L'Italien lui posa la main sur le bras.

—Ecoutez, dit-il entre ses dents et en la fixant

de ses regards perçants, je ne vous engage pas à rien dire à votre mari pour le détourner de tenir ses engagements vis-à-vis de moi... car il pourrait vous en cuire et à lui aussi.

Sur ces mots, il tourna les talons et sortit de la maison en frappant la porte avec violence.

L'émotion de Dolorès était telle, qu'elle demeura quelques instants immobile, refoulant les sanglots qui lui montaient à la gorge, retenant les larmes qui gonflaient ses paupières.

Enfin, elle rentra dans la chambre et tressaillit en trouvant le blessé avec les yeux grands ouverts, la face légèrement colorée.

—Il va mieux, pensa-t-elle.

Lui, la regardait avec une expression de dureté singulière.

—Qu'est-ce que tu veux, Pierre ? lui demanda-t-elle, as-tu besoin de quelque chose ?

Elle s'inquiéta de ce silence, qu'elle prit pour de la mauvaise humeur.

—Quel était cet homme ? fit-il enfin d'une voix faible.

Elle tressaillit au son de cette voix.

—Dieu ! pensa-t-elle, comme la maladie l'a changé.

Et elle répondit.

—Un de tes amis, l'entrepreneur Giovanni Corda, qui venait savoir de tes nouvelles.

Lui, la regardait toujours, et ce regard gênait Dolorès ; il lui semblait d'un bleu plus sombre, et n'avoir pas l'expression qu'elle lui connaissait.

Elle éprouvait une sensation pénible, en face de ces yeux qui la considéraient froidement, comme les yeux d'un étranger.

Alors, pour rompre le charme, elle demanda :

—Sais-tu qui t'a frappé d'un coup de couteau ?

La figure du blessé exprima un étonnement véritable ; il souffrait, mais ignorait la cause de sa souffrance.

—Un coup de couteau, répéta-t-il.

—Mais, oui, fit-elle ; tu étais blessé, ton sang coulait. Et je t'ai trouvé, par hasard, sur le bord des wards, évanoui... on m'a aidée à te transporter ici... Si je n'étais pas allée à la chapelle, ce matin-là, tu étais mort.

Un éclair d'intelligence brilla dans les yeux de Jacques : ces paroles lui prouvaient que ce qu'il avait pris pour un cauchemar horrible était la réalité.

Elle, de son côté, ne pouvait détacher ses yeux de ceux du blessé ; leur expression étrange la troublaient, l'épouvantaient, faisant renaître dans son cœur cette incertitude pleine d'angoisse.

—Si ce n'était pas lui !

Alors, voyant que la connaissance lui était revenue, elle demanda doucement, de sa voix la plus calme :

—Pourquoi as-tu coupé ta barbe ?

Les sourcils du blessé se haussèrent dans une expression d'interrogation muette.

Elle hocha la tête, découragée :

—Il ne se souvient pas ; murmura-t-elle.

Non, il ne se souvenait pas, mais il avait compris : et cette question, jointe à la singulière conversation qu'il avait surprise, tout à l'heure, entre la jeune femme et cet inconnu, opérant dans son cerveau fatigué un singulier travail.

Son intelligence appauvrie s'exténuait à chercher le sens de cette énigme.

Ses idées avaient tant de peine à s'enchaîner ! Elles ne se produisaient que par lambeaux.

Tout à coup, le souvenir lui vint que son cousin Pierre, autrefois, lui ressemblait, au point que des voisins les prenaient souvent l'un pour l'autre.

Mais ce n'était qu'un souvenir vague, sans association avec le présent.

Dolorès qui l'épiait, voyait bien qu'il se faisait dans son esprit un travail, et qu'il voulait parler, lui dire peut-être de quelle façon il avait été attaqué et frappé.

Et elle pensa qu'il valait mieux appeler son attention sur un autre sujet, afin d'éviter toute surexcitation cérébrale.

—Ton cousin Jacques est arrivé à Colon, fit-elle.

Le malade ouvrit les yeux tout grands.

Cette phrase le jetait en une stupeur profonde.

—Décidément, pensa-t-il ; ce sont les folies de mon imagination qui recommencent, et je rêve tout éveillé !

La jeune femme se méprit à l'expression de ce visage angoissé, et crut que le malade désirait en savoir davantage :

—Dans le magasin où je vais chercher de l'ouvrage, dit-elle, on m'a donné des étoffes enveloppées dans le journal de Colon ; je l'ai gardé précieusement... pensant que lorsque tu serais rétabli cela t'intéresserait.

Elle prit sur une table le journal et lut lentement ces mots :

“ Hier, sont débarqués, venant d'Europe, messieurs... Jacques Miquet, ingénieur de la Compagnie du canal interocéanique, arrivés sur le *Medway*, de la Royal Mail Steamship Company.”

Le blessé fit un effort et se releva sur un coude :

—Combien y a-t-il de temps, fit-il d'une voix rauque ?

Dolorès regarda la date du journal.

—Cela fait juste un mois, répondit-elle.

Il demanda encore :

—Y a-t-il longtemps que je suis malade.

La jeune femme réfléchit, puis soudain, sans savoir pourquoi, elle se prit à trembler.

—Mais, dit-elle, voilà un mois.

Jacques pâlit : ses idées se faisaient claires, et un horrible soupçon venait de le mordre au cœur.

—Il faut, balbutia-t-il, il faut... aller aux bureaux de la Compagnie... demander la résidence de... Jacques...

Et, épuisé par la contrainte qu'il s'imposait, il se renversa sur l'oreiller et perdit connaissance.

#### VIII.—LA CONFESION DE JACQUES MIQUET

Deux jours se passèrent, pendant lesquels le blessé, talonné par la fièvre, ne prononça pas une parole, se contentant de suivre d'un regard vague la jeune femme qui vaquait à travers la chambre.

Enfin, un matin qu'elle travaillait à son chevet, il lui fit signe de s'approcher.

—Tu désires quelque chose ? demanda-t-elle en se penchant vers lui.

Il abaissa les paupières.

—Ah ! fit-elle, tu veux savoir si j'ai fait la commission dont tu m'as chargée l'autre jour ?

Les paupières du blessé battirent avec force.

—Voilà ce qu'on m'a dit aux bureaux de la Compagnie : Ton cousin Jacques est entré en fonctions dès le lendemain de son arrivée... seulement ce n'est pas à Colon qu'il habite, c'est à Panama... S'il avait été ici, tu penses bien que je n'aurais pas hésité à aller le trouver, bien que ne le connaissant pas.

Le blessé poussa un cri... cri terrible où la douleur se mêlait à l'effroi.

Sa face pâlit, ses yeux s'agrandirent démesurément, comme frappés d'une vision effroyable ; sur ses lèvres livides une légère écume de sang parut ; puis ses paupières se refermèrent.

—Pierre ! Pierre ! cria Dolorès en se penchant sur lui et en lui saisissant les mains.

L'infortuné ne répondit pas : il était évanoui.

Affolée, la jeune femme sortit en courant pour aller chercher le médecin qui déclara que c'était une rechute.

Une congestion pulmonaire s'était produite.

Le médecin appliqua des ventouses sacrifiées qui soulagèrent le malade et s'en alla, disant à Dolorès en larmes qu'à moins d'un miracle elle devait s'attendre à la mort de son mari.

Malgré ce pronostic terrifiant, le blessé revint à lui, mais si faible, si triste, qu'il eut le pressentiment de sa fin prochaine.

La nouvelle que lui avait apportée Dolorès venait de jeter une clarté soudaine dans son esprit.

En apprenant qu'il y avait à Panama un ingénieur qui se faisait appeler Jacques Miquet, il avait tout compris.

Son assassin c'était Pierre, c'était son cousin, celui qu'il avait aimé comme un frère !

C'était Pierre, dont les mains criminelles lui avaient serré la gorge pour l'étrangler !

C'était Pierre qui lui avait planté son couteau dans la poitrine pour l'achever !

C'était Pierre, enfin, qui l'avait jeté dans ce marais infect, dont il n'était sorti que par miracle !

Et cette pauvre créature qui l'avait sauvé, qui l'avait transporté chez elle, qui l'avait soigné avec

le dévouement d'une sœur de charité, c'était la femme de Pierre.

Et ses regards se faisaient plus doux, se fixant apitoyés sur l'infortunée Dolorès.

Pierre lui avait pris sa vie, s'était emparé de ses papiers, lui avait volé son nom, et maintenant il servait la Compagnie sous le nom de celui qu'il croyait mort.

Mort ! l'assassin ne s'était guère trompé.

Si Jacques était encore vivant, les jours qu'il devait passer sur terre étaient comptés.

Sa misérable existence ne tenait plus qu'à un fil ; la découverte de toutes ces infamies venait de lui donner le coup de grâce.

Il le sentait, ce serait bientôt fini.

Et, au fond du cœur, il remerciait Dieu d'abréger ses souffrances, non pas tant physiques que morales.

Lui, vivant, qu'aurait-il fait ?

Lui aurait-il donc fallu se transformer en justicier ?

Puis, bientôt, ses idées suivaient un autre cours.

Il songeait à sa mère. à cette pauvre femme dont il était l'unique espoir, la seule raison de vivre, et qui attendait avec impatience des nouvelles de l'enfant bien-aimé, sa mère, à qui il n'aurait même pas la force d'écrire, pour lui envoyer le dernier cri de son amour filial avec son dernier soupir.

Et il voyait cette pauvre vieille attendant, de jour en jour, la lettre promise ; puis, mourant de désespoir, toute seule, là-bas auprès du foyer désert, sans personne pour la consoler et lui fermer les yeux.

A cette pensée, un gémissement douloureux s'échappa de la poitrine du blessé, et deux grosses larmes roulèrent silencieusement le long de ses joues amaigries.

—Tu souffres ? demanda Dolorès en le considérant, anxieuse.

Lui, ne répondit pas, tout entier à sa douleur.

Et longtemps, ils demeurèrent ainsi, face à face, muets tous deux, elle, cherchant à lire dans ses regards la cause de ces pleurs, lui, absorbé dans cette pensée unique : sa mère.

Tout à coup une leur fugitive brilla dans sa prunelle, et sur ses lèvres flétries un sourire rapide passa.

Dieu, sans doute, venait de lui envoyer une inspiration, en lui rappelant le nom de l'abbé Rigal.

Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt à ce digne homme qui, durant la traversée, lui avait témoigné une amitié si profonde, si sincère ?

C'est cela, il voulait le voir, il voulait, avant de mourir, recevoir les divins secours de la religion.

Et puis...

D'un signe de la main, il attira l'attention de Dolorès.

—Je ne crois pas avoir longtemps à vivre, murmura-t-il.

Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes.

—Mon Dieu ! dit elle avec angoisse, pourquoi ces tristes pensées ?... avec des soins, tu guériras.

Jacques secoua la tête avec un amer sourire, et rassemblant toutes ses forces :

—Je veux me confesser, dit-il d'une voix ferme.

Dolorès ne put retenir un geste de surprise.

—Te confesser ! exclama-t-elle.

Et elle regarda le malade avec des yeux remplis d'étonnement.

La maladie avait donc opéré en cet homme une bien complète transformation, pour qu'une semblable idée eût pu germer dans sa tête.

Il poursuivit :

—Il faut aller à l'hôpital de Colon où se trouve l'abbé Rigal... Il faudra lui dire qu'un homme est en danger de mort, qu'il connaît cet homme... sa charité le fera accourir tout de suite.

En l'écoutant ainsi parler, Dolorès pleurait.

—Il faut qu'il se sente bien mal, pensait-elle.

Mais la jeune femme était profondément religieuse, et la demande de celui qu'elle croyait être son mari, en la surprenant, lui causait une douce joie.

Si, étant revenu à de meilleurs sentiments, il pouvait guérir.

Elle avait pour lui une affection démesurée, et cette conversion inespérée l'augmentait encore.

Et, du fond de son cœur, une fervente action de grâce s'éleva vers Dieu, à qui elle serait redevable de ce double miracle : la conversion et la guérison de son mari.

Toute émue, elle s'empressa d'aller à l'hôpital de Colon.

Mais le long du chemin, une question se présenta tout à coup à son esprit, question que, dans son affolement premier, elle ne s'était point posée.

Comment Pierre connaissait-il l'abbé Rigal ?

Que sous l'influence de la maladie et à l'approche de la mort, le cœur du blessé se rouvrit inespérément aux sentiments religieux, c'était là chose assez fréquente pour qu'elle ne s'en étonnât pas outre mesure.

Mais ce qu'elle ne pouvait pas comprendre, c'était que son mari l'envoyât chercher l'abbé Rigal.

Pierre fréquentait les maisons de jeu, les tavernes, les mauvais lieux ; mais jamais elle ne lui avait vu mettre le pied dans une église ; en outre, quand elle le voyait de moins méchante humeur que de coutume, et qu'elle le pressait de l'accompagner à l'office divin, il se répandait, contre les ministres du Seigneur, en de telles récriminations, se livrait à de telles plaisanteries, qu'indignée, épouvantée, elle le suppliait de se taire.

En outre, cet abbé Rigal, comment pouvait-il seulement en connaître le nom ?

Elle qui allait, tous les matins, entendre la messe à la chapelle de l'hôpital, elle pouvait savoir que l'aumônier était changé depuis un mois, mais elle ignorait comment il s'appelait.

Et voilà que Pierre, au lit depuis l'arrivée du nouvel aumônier, l'envoyait chercher et l'appelait par son nom ?

C'était à n'y rien comprendre.

Aussi, après s'être vainement creusé la cervelle, elle renonça à éclaircir ce point ; mais il lui en demeura, au fond du cœur, une appréhension, une inquiétude, dont son angoisse se trouva augmentée.

Cependant elle était arrivée à l'hôpital et elle fut, sur sa demande, introduite immédiatement auprès de l'aumônier.

Celui-ci, précisément, venait de dire sa messe et se préparait à sortir.

Tout ému de la voix tremblante avec laquelle Dolorès exposa la requête de son mari, il lui demanda :

—Votre mari me connaît donc, ma pauvre femme ?

Elle tressaillit, car la question du prêtre était la même qu'elle venait de se poser si longuement.

—Non répondit-elle.

Puis aussitôt, prise d'une inquiétude :

—Est-ce que vous me refuseriez ? interrogea-t-elle.

—Non, pas, non pas, répliqua le bon prêtre, et la preuve, c'est que je vous suis.

Il prit son chapeau, sa canne et dit :

—Allons.

Dehors, cependant, il renouvela sa question, non pas qu'il eût un soupçon quelconque, mais tout simplement parce qu'il était vivement étonné.

Mais Dolorès se méprit sur son insistance ; elle craignit qu'en lui avouant la vérité, le prêtre ne retourât sur ses pas, et elle eut recours à un mensonge.

—C'est moi, balbutia-t-elle à voix basse, toute honteuse, c'est moi qui ai parlé de vous à mon mari.

—Vous me connaissez donc ?

—Je viens, tous les matins, entendre la messe à l'hôpital.

Le prêtre sourit avec indulgence.

—Ah ! dit-il, je m'explique maintenant... c'est parfait...

Puis, après un moment :

—Vous n'êtes pas Française ? demanda-t-il.

—Non, je suis Espagnole... mais mon mari est Français...

Le visage de l'abbé Rigal s'éclaira.

—Un compatriote, murmura-t-il.

Et, après un moment :

—Mais je le connais peut-être... Comment s'appelle-t-il ?

Dolorès garda un moment le silence, hésitant à dire ce nom, craignant que par un hasard, invraisemblable cependant, toute la mauvaise réputation attachée au nom de son mari ne fût parvenue jusqu'aux oreilles du prêtre.

Enfin, comprenant qu'elle ne pouvait faire autrement que de répondre, elle dit :

—Il s'appelle Miquet.

L'abbé Rigal ne peut retenir un cri de surprise.

—Miquet ! répéta-t-il, la personne pour laquelle vous me venez chercher, s'appelle Miquet !...

Et il pressa le pas, oubliant, dans son premier mouvement de surprise, que le Miquet dont il avait fait connaissance à bord du *Medway* n'était pas marié.

Ce fut au tour de Dolorès d'être étonnée.

Comment ! l'abbé Rigal connaissait son mari !

Ah ! ça, Pierre était-il donc meilleur au fond qu'il ne le paraissait, et se cachait-il pour fréquenter l'église et accomplir ses devoirs religieux ?

—Connaissez-vous donc mon mari ? demanda-t-elle.

L'abbé allait, sans réfléchir, s'écrier :

—Si je le connais !

Mais le dernier mot, prononcé par Dolorès, tinta de si étrange façon à son oreille qu'il s'arrêta court et balbutia, tout interloqué :

—Mais non, je ne le connais pas... Ce qui m'a trompé c'est qu'en venant à Colon, j'ai rencontré sur le bateau un jeune Français qui porte le même nom.

Un rayon d'espoir brilla dans les yeux de Dolorès.

—C'est probablement de Jacques Miquet que vous voulez parler ? dit-elle.

—Effectivement, répondit le prêtre... est-ce que c'est un parent ?

—Le cousin germain de mon mari qui, lui, s'appelle Pierre.

L'abbé Rigal courba la tête.

—La singulière rencontre ? pensa-t-il.

Puis, le cœur encore tout plein du bon souvenir que lui avait laissé son jeune compagnon de voyage, il s'écria :

—Ah ! l'aimable garçon que ce M. Jacques Miquet.

Le visage de Dolorès s'éclaira.

—Vraiment ! fit-elle.

Le prêtre la regarda tout surpris.

La jeune femme secoua la tête.

—Voilà qui est incroyable, exclama l'abbé Rigal ; pendant les longs jours que nous avons passés ensemble, je l'ai observé, étudié, et j'ai pu me convaincre que M. Jacques Miquet est un grand cœur, en même temps qu'une intelligence élevée... A plusieurs reprises il m'a parlé de son cousin en termes très affectueux, et je m'étonne que sa première visite n'ait pas été pour vous.

—Il nous croyait à San-Francisco, répondit Dolorès, en rougissant un peu.

—Votre mari aurait dû aller l'attendre à l'arrivée du bateau.

Un voile d'inquiétude assombrit la physionomie de Dolorès.

—Mon mari était déjà malade à cette époque.

L'abbé Rigal eut un hochement de tête qui signifiait "s'il en est ainsi, c'est différent", et le reste du chemin se fit en silence.

Introduit dans la pièce qu'obscurcissaient les jalousies baissées, l'abbé Rigal s'avança vers le lit qui formait une grande tache blanche dans un coin d'ombre, disant de cette voix douce et affectueuse pour parler aux malades :

—Eh bien ! mon ami, nous voulons donc causer un peu avec le bon Dieu ?

Sans répondre à ce salut amical, le blessé dit à Dolorès :

—Laissez-nous seuls, je vous prie.

Au son de cette voix, le prêtre tressaillit.

—C'est singulier, pensa-t-il, comme cet homme a la voix de son cousin.

—Monsieur l'abbé, dit Jacques, lorsque la porte fut refermée sur Dolorès, voudriez-vous ouvrir les jalousies.

—Mais le grand jour vous fatiguera... mon ami, répondit le prêtre de plus en plus troublé.

—Je vous en prie.